Baudelaire et les "années profondes"

Autor(en): **Clément, Pierre-Paul**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **4 (1971)**

Heft 3

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-869771

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

BAUDELAIRE
ET LES « ANNÉES PROFONDES »

« Je ne me trouve pas où je me cherche;
et me trouve plus par rencontre que par
l'inquisition de mon jugement. »

(Montaigne, *Essais*, I, 10)

Je me suis efforcé de laisser les faits venir à moi sans les solliciter de façon trop impérative. Un tel refus d'aborder la vie de Baudelaire avec des schémas d'interprétation trop logiques est sans doute responsable d'une démarche qui peut paraître sinueuse. Acceptant le risque de donner une impression de morcellement, je n'ai pu éviter la reprise de quelques thèmes : ainsi les rapports de Baudelaire et de son beau-père sont esquissés dans cinq passages différents. Mais il m'a paru que mobiliser des faits autour d'une idée qui s'impose trop vite, c'était courir le risque de se laisser guider par des « représentations d'attente ». J'ai préféré qu'une certaine cohérence apparût après coup.

C'est dans le dessein de faciliter le repérage des thèmes essentiels que j'ai placé, à la fin de cet essai, un sommaire analytique.

« *Joyau intact sous le désastre.* »
(Mallarmé : *Hamlet*)

Devant la vie de Baudelaire, le biographe hésite. Les faits sans doute ne manquent pas : depuis Eugène Crépet, premier en date des authentiques baudelairistes (sa *Vie* date de 1887), dont les recherches ont été poursuivies par son fils Jacques Crépet (1906), de nombreux spécialistes, à la tête desquels il convient de placer Claude Pichois, ont apporté une moisson de faits nouveaux permettant de mettre en lumière des moments décisifs de cette vie ou d'ouvrir des perspectives inattendues.

Malheureusement ces mises au point successives sont dispersées dans d'innombrables ouvrages. Le chercheur, obligé d'inventorier lui-même ces sources indispensables, en vient à souhaiter la publication d'un « Dictionnaire baudelairien », qui mettrait à sa disposition la totalité des faits actuellement établis [1].

Mais une biographie traditionnelle, destinée au grand public, peut-elle apporter à la compréhension de Baudelaire une contribution valable ? Les faits, ordonnés chronologiquement, pris dans un récit continu, posent à tout moment la question capitale : quelle est la signification de cette existence, constamment entrevue ou pressentie, rarement élucidée de manière satisfaisante (fût-ce de façon partielle, — une élucidation globale étant probablement utopique) ?

On l'a dit : à 23 ans, l'essentiel du drame baudelairien est joué ; les faits principaux une fois mis en place, tout se répète : une trentaine de changements de domiciles à l'intérieur de Paris, fuites innombrables devant les créanciers, périodes dépressives, difficulté créatrice presque constante, maladies *(Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé...)* [2]. La biographie se confond désormais avec l'histoire des œuvres (création) ou les découvertes de quelques grands artistes (critique). Les meilleurs biographes l'ont bien senti [3] : la première partie de cette vie (exactement 23 ans) a un poids considérable. Cette période, si riche en signification, conditionne tout le reste. C'est l'époque où Baudelaire se révèle à nous par des choix décisifs. L'histoire de sa vocation littéraire cache un sens profond qui fascine. Nous ne dirons pas, après Sartre, que le sens de cette existence a été

---

[1] Projet ancien que Pichois se propose de mettre à exécution.
[2] *F. M.*, LVI.
[3] Ruff : *L'esprit du mal et l'esthétique baudelairienne,* 1955.

voulu par le poète. L'essai du philosophe [1] contient des pages brillantes et pénétrantes ; mais il a le malheur d'irriter trop souvent par des interprétations agressives et ne se présente, en définitive, que comme une démonstration où Baudelaire est appelé à comparaître comme témoin exemplaire.

Devant les deux parties de cette vie, si étroitement solidaires, on éprouve le sentiment d'une profonde unité. Derrière les événements se laissent pressentir des lignes de forces dont le point de convergence est situé dans les premières années, celles que le poète nomme si bien les « années profondes » [2]. Une multitude de faits, de paroles, d'aveux, d'anecdotes apparaissent comme secrètement dirigés par un principe mystérieux qui donne à l'ensemble sa cohérence.

C'est donc l'enfance et la jeunesse de Baudelaire qu'il s'agit d'interroger à nouveau, si l'on veut mieux saisir cette volonté sournoise qui est au travail, dans l'ombre, pour tisser un destin exceptionnel. Dans l'ensemble les faits établis avec certitude ne sont pas aussi nombreux qu'on pourrait le souhaiter ; des périodes entières restent plongées dans une obscurité presque totale (telles les trois années qui séparent le remariage de sa mère — novembre 1828 — du départ pour Lyon — janvier 1832). Cependant assez de découvertes importantes ont été faites récemment pour qu'il soit possible d'ouvrir des perspectives nouvelles. Pour ne citer que trois exemples, je relèverai: 1) la publication des lettres de jeunesse, pour la plupart inconnues jusqu'à ce jour [3] ; 2) la prêtrise du père de Baudelaire a été définitivement établie par M. Dominique Julia, en 1969 ; 3) M. Bandy a révélé, en 1967, la négligence de Mme Aupick au sujet de la sépulture de son premier mari.

L'importance des faits, même si leur petit nombre laisse dans l'ombre des moments importants de la vie de Baudelaire, ne saurait être sous-estimée. Sans les historiens qui les ont établis avec exactitude, toute investigation serait impossible. Si je me propose de reprendre ces données et de tenter de les interpréter selon une démarche qui emprunte à la psychanalyse certaines de ses « approches », ce n'est pas pour me prévaloir indûment d'une méthode d'élucidation du vécu, mais pour compléter le travail de l'historien et

---

[1] Que lui-même, tout récemment, a jugé avec sévérité.

[2] *J. I., Fusées,* XV : « Perdu dans ce vilain monde, coudoyé par les foules, je suis comme un homme lassé dont l'œil ne voit en arrière, dans les années profondes, que désabusement et amertume. »

[3] *Lettres inédites aux siens,* Grasset, 1966.

modifier certains éclairages. Loin de moi la pensée de décider du « cas » Baudelaire selon des jugements tranchants et souverains, comme le fit jadis Laforgue [1]. Il ne s'agit pas de parler une fois de plus de la névrose de Baudelaire, sur laquelle nous en serons toujours réduits aux hypothèses, mais de chercher à comprendre, sur la base de faits, comment les situations ont été vécues en profondeur. L'important en effet n'est jamais l'événement en soi — face auquel des enfants différents ne réagiront pas de manière identique —, mais la façon dont il a été vécu.

On a souvent reproché à la méthode psychanalytique de partir de faits ou de déclarations de l'âge adulte pour remonter jusqu'à un passé englouti dans la mémoire, démarche régressive qui s'appuie sur des effets connus pour retrouver des causes hypothétiques. Mais tous ceux qui ont une expérience directe de la pratique psychanalytique ont saisi, avec la force de l'évidence, que c'est sur des événements *présents* et souvent anodins que l'inconscient « focalise » des motivations jusqu'alors ignorées du sujet, et dont la prise de conscience lui permet de remonter jusqu'à son moi profond, enfoui dans sa préhistoire. En outre, lorsque plusieurs comportements se réduisent à l'unité par un mouvement de convergence vers un mobile inconscient, il paraît possible d'esquisser les grandes lignes d'une psychologie des profondeurs. Le poète lui-même semble indiquer la voie : « La biographie servira à expliquer et à *vérifier* (c'est lui qui souligne), pour ainsi dire, les mystérieuses aventures du cerveau. » [2] Par une intuition géniale, Baudelaire sent que se cache, dans l'enfance, une clef mystérieuse capable d'expliquer la vie et l'œuvre d'un artiste : « Tous les biographes ont compris, d'une manière plus ou moins complète, l'importance des anecdotes se rattachant à l'enfance d'un écrivain ou d'un artiste. Mais je trouve que cette importance n'a jamais été suffisamment affirmée. » [3] Semblable divination lui avait permis d'écrire : « ... tous ceux qui ont pris l'habitude de psychologiser facilement sur eux-mêmes savent quelle part immense l'adolescence tient dans le génie définitif d'un homme (...) Le caractère, le génie, le style d'un homme est formé par les circonstances en apparence vulgaires de sa première jeunesse... » [4]

---

[1] Dr René Laforgue : *L'échec de Baudelaire. Essai psychanalytique sur la névrose de Charles Baudelaire,* Denoël et Steele, Paris 1931 (réédition aux Editions du Mont-Blanc, Genève 1964).

[2] *P. A.,* 216.

[3] *Ibid.,* 216.

[4] Première notice sur Poe (1852), *O. P.* I, 251.

Sans doute Baudelaire entrevoit-il une explication possible, à partir de faits ou de comportements sans signification manifeste, de la formation du génie créateur, du monde imaginaire du grand artiste. Son propre passé le hante : lettres et portrait de son père, Mariette, domiciles anciens qu'il revoit en pensée. Ce vécu non dépassé, il y a chez lui tentation constante de le ressusciter. Les projets d'autobiographie se précisent dès 1859 (« Confessions », puis « Mon cœur mis à nu »). Mais cette quête persistante de l'enfance semble se heurter chez lui à un refus plus profond : ces souvenirs, forces mystérieuses qui conditionnent et ordonnent sa vie, doivent, pour garder leur pouvoir fécondant, rester dans la pénombre (les « limbes » de la conscience) et dériver, selon des voies obscures, vers la création d'œuvres d'art qui les révèlent en partie en les transcendant. Se retourne-t-il vers son passé, le poète a le sentiment de toucher à un monde interdit (« ... un gouffre interdit à nos sondes... »). S'il soulève un pan du voile, c'est pour s'arrêter aussitôt : « Je confondais l'odeur de la fourrure avec l'odeur de la femme. Je me souviens... Enfin j'aimais ma mère pour son élégance. » [1] Les points de suspension, qui sont dans le manuscrit, marquent un arrêt, un refus; la plume, ici, reste en suspens [2]. Même pudeur dans d'autres textes où, faisant allusion à ses premières années près de sa mère, il ne cite que les domiciles : « La rue Hautefeuille, et la rue Saint-André-des-Arts... » [3] A sa mère de comprendre ce que ces litotes allusives comportent de tendresse contenue. Quand son regard maternel manque de la perspicacité nécessaire pour lire ces aveux filigranés, il le lui reproche sans ambiguïté (lettre du 11 janvier 1858, à propos des deux poèmes autobiographiques des « Tableaux parisiens ») : « Vous n'avez donc pas remarqué qu'il y avait dans les *Fleurs du Mal* deux pièces vous concernant, ou du moins allusionnelles à des détails intimes de notre ancienne vie... » Et il ajoute qu'il a horreur de « prostituer les choses intimes de famille ». La prostitution, ici, c'est surtout l'obligation de mettre à jour ce qui devrait être compris par une sorte d'entente préétablie.

Ces « années profondes » sont d'ailleurs si étroitement liées à la vie de sa mère qu'il manque du recul nécessaire pour les faire revivre dans ses « Confessions ». Gide, qui a mieux su s'arracher au foyer

---

[1] *J. I., Fusées,* XII.

[2] Ce qu'a fort bien remarqué Albert Feuillerat, cité par Blin (*J. I.,* p. 292) : « Pourquoi la plume est-elle restée suspendue, au moment où Baudelaire allait évoquer un souvenir auquel sa mère se trouvait mêlée ? »

[3] Lettre du 23 décembre 1865.

maternel et « passer outre », écrivait dans son *Journal* : « Pour bien juger de quelque chose, il faut s'en éloigner un peu, après l'avoir aimé. Cela est vrai des pays, des êtres *et de soi-même.* » Or Baudelaire se propose d'écrire ses mémoires à Honfleur, auprès de sa mère. Il lui écrit le 1er janvier 1865 : « Quant à une série de *Nouvelles* et à *Mon cœur mis à nu,* je les ferai près de toi. Ce seront alors les grands jours de la maternité. Pourvu que ce ne soient des jours de vieillesse anticipée ! » Peur de vieillir et de quitter son passé, désir secret d'une miraculeuse palingénésie (enfantement d'un nouvel être, non d'une nouvelle œuvre), régression dans la douce chaleur du foyer primitif, autant de raisons qui semblent vouer à l'échec tout projet d'autobiographie. Aussi ne faut-il pas s'étonner de le voir désigner cet ouvrage projeté comme « un gros monstre, traitant *de omni re* »[1] et assurer qu'il respectera la mémoire de son beau-père (les acteurs du drame sont toujours présents dans sa vie : le général Aupick, mort en 1857, était vivant dans le cœur de sa veuve). Ce « respect » l'obligera à trouver d'autres voies : « Eh bien ! oui, ce livre tant rêvé sera un livre de rancunes. A coup sûr ma mère et mon beau-père y seront respectés. Mais tout en racontant mon éducation, la manière dont se sont façonnées mes idées et mes sentiments, je veux faire sentir sans cesse que je me sens come étranger au monde et à ses cultes. Je tournerai contre la *France entière* mon réel talent d'impertinence. J'ai un besoin de vengeance comme un homme fatigué a besoin d'un bain » (5 juin 1863). Comme on le voit, tout est trop présent en lui, les acteurs réels ont encore trop de poids dans sa vie, pour qu'il puisse faire revivre librement ces années d'enfance qui le fascinent et le paralysent tout à la fois. Il est plus simple d'extérioriser le conflit toujours brûlant, et de jeter l'anathème sur la France tout entière, avant de faire passer sa rage persistante sur la Belgique, l'année suivante. La lettre-confession du 6 mai 1861 était plus explicite: « ... tu sais quelle atroce éducation ton mari a voulu me faire... » Il est vrai que l'idée de suicide jette à nouveau son ombre sur ce document extraordinaire et en fait un testament dans lequel le poète s'arrache des vérités poignantes, qui couvaient en lui depuis l'enfance.

Mais il est rare que ces aveux soient chez Baudelaire si directs, si peu voilés. Le plus souvent c'est en se projetant vers d'autres grands artistes qu'il nous révèle indirectement le mystère de son être. Les « frères d'élection », Delacroix, De Quincey, Poe, seront, plus que

[1] Lettre du 3 février 1865.

des intercesseurs, des *alter ego* auxquels il s'identifie. C'est sans doute dans les études consacrées à ces « phares » que Baudelaire nous livre sur lui-même les confessions les plus profondes. J'en trouve confirmation non seulement dans l'élan général qui le porte vers ces génies malheureux ou mal compris, mais encore dans le détail même du texte. Au portrait du tuteur de Thomas De Quincey, « le mentor le plus entêté du monde et le plus amoureux de sa propre volonté » [1], viennent faire écho ces mots adressés à son beau-père, auquel il reproche sa sévérité envers Jeanne : « Avec cet entêtement nerveux, cette violence qui vous est particulière, vous m'avez maltraité, uniquement à cause d'une pauvre femme... » [2] Ailleurs l'éloge enflammé de Maria Clemm est un reproche indirect à sa propre mère, ou du moins une invite à s'approcher de la haute spiritualité de cette femme admirable dont « l'image quasi divine voltigera incessamment au-dessus du martyrologe de la littérature ! » [3] Poe évoque-t-il les années de collège de son héros dans *William Wilson,* Baudelaire y retrouve l'enfance de Poe lui-même, et la sienne aussi sans doute. Il ajoute : « Tous les contes d'Edgar Poe sont pour ainsi dire biographiques. On trouve l'homme dans l'œuvre. » [4]

Même aveu voilé dans *Morale du joujou* : « Quand je pense à une certaine classe de personnes ultra-raisonnables et anti-poétiques par qui j'ai tant souffert, je sens toujours la haine pincer et agiter mes nerfs. » [5] Le mouvement passionné de cette déclaration ne laisse aucun doute sur le caractère autobiographique de ce texte. D'ailleurs cette dame Panckoucke dont il nous parle était une amie de famille [6] et le jouet qu'il décrit, le phénakistiscope, lui avait été donné par son beau-père quand il avait 12 ans [7].

Ainsi, à l'inverse de Montaigne qui se raconte pour nous éclairer sur l'homme et sur nous-mêmes, Baudelaire nous parle de Poe ou De Quincey et jette sur sa vie ou son psychisme une lumière inattendue. Il en est conscient d'ailleurs : « ... jusqu'à quelle dose ai-je introduit ma personnalité dans l'auteur original, c'est ce que je serais actuellement bien empêché de dire... » [8]

---

[1] *P. A.,* 154.
[2] Lettre du 8 décembre 1848.
[3] *H. E.,* p. XX.
[4] *O. P.* I, p. 251.
[5] *A. R.,* 139.
[6] Une lettre d'elle au général Aupick est conservée dans la collection Ancelle.
[7] Nous le savons grâce aux *Lettres aux siens* récemment publiées (Lettre XVIII).
[8] *P. A.,* 241.

S'il s'avance donc vers nous, il est rare que ce soit seul. Ce grand solitaire se présente comme solidaire des génies incompris ; s'il attaque la société, le bourgeois, la bêtise universelle, c'est à travers l'autre, le frère d'élection auquel il s'identifie. Sans doute *Pauvre Belgique* clame sa haine et ses rancunes sans détours (comme il le fait dans ses lettres ou ses écrits intimes). Mais ce dernier livre, resté à l'état chaotique comme une coulée de lave, et situé à la limite du pathologique, ne fait que mieux sentir qu'une rupture d'équilibre s'est produite.

Au fond Baudelaire ne méconnaît pas son pouvoir et sa profonde originalité, mais tout se passe comme s'il ressentait le besoin d'éprouver sa parenté avec d'autres artistes, ses frères, avant de se retourner contre ceux qui récusent ou contestent ses valeurs. Sa souffrance méconnue (et sur laquelle il n'aimait pas s'attendrir) devient à la fois ouverture généreuse vers autrui et décharge agressive [1]. La lettre à Wagner du 17 février 1860 est une belle illustration de cette attitude ambivalente : « ... l'indignation m'a poussé à vous témoigner ma reconnaissance ; je me suis dit : je veux être distingué de tous ces imbéciles. » Selon la démarche qui lui est propre, il se donne et se sépare, s'identifie pour mieux se désolidariser. Ce pouvoir d'identification va si loin qu'il peut écrire : « ... il me semblait que cette musique était *la mienne*... » Même aveu au sujet de Poe : « La première fois que j'ai ouvert un livre de lui, j'ai vu, avec épouvante et ravissement, non seulement des sujets rêvés par moi, mais des phrases pensées par moi, et écrites par lui vingt ans auparavant. » [2] Delacroix, Poe, De Quincey, autant d'intercesseurs providentiels qui le révèlent à lui-même et lui permettent de lire dans le « palimpseste de la mémoire » [3]. Mais il est probable que, même privé de ces révélations, Baudelaire se serait trouvé. Ce qu'il semble rechercher, c'est moins un guide l'éclairant sur son propre mystère qu'un génie tutélaire (ne faisait-il pas à Poe sa prière ?) ou un compagnon de lutte. La Dédicace des *Fleurs du Mal* à Gautier présenterait un cas limite où Baudelaire, très conscient de sa différence et même de sa supériorité, se met sous la protection d'un frère aîné (avec une composante masochiste très visible dans les termes mêmes du texte : « ... avec le sentiment de la plus profonde humilité je dédie ces fleurs maladives »).

---

[1] Comme l'a démontré admirablement Jean Starobinski, in *Preuves*, N° 207, mai 1968.

[2] *C. G.*, IV, 277.

[3] *P. A.*, p. 225.

La Fanfarlo est sans doute la confession la plus éclairante de Baudelaire sur lui-même. Mais c'est sous le masque d'un autre qu'il se révèle à nous. Peu porté à se présenter dans sa réalité, sans détours, il préfère se glisser sous la peau d'un personnage fictif, ici Samuel Cramer, « comédien par tempérament » [1], double transparent de l'auteur. Est-ce de lui ou de son héros qu'il nous parle : « Un des travers les plus naturels de Samuel était de se considérer comme l'égal de ceux qu'il avait su admirer ; après une lecture passionnée d'un beau livre, sa conclusion involontaire était : voilà qui est assez beau pour être de moi ! — et de là à penser : c'est donc de moi, — il n'y a que l'espace d'un tiret. » [2]

Le comportement amoureux de Samuel Cramer offre également de nombreuses analogies avec l'éros baudelairien. Ainsi, pour n'aborder qu'un aspect de ce problème fort complexe, comment ne pas voir que Baudelaire a insisté sur la nature féminine de Samuel, « créature maladive et fantastique » [3] ; ce dernier, qui est toujours apparu « comme le dieu de l'impuissance, — dieu moderne et hermaphrodite » [4], avait publié « quelques folies romantiques » [5] sous le pseudonyme féminin de Manuela de Monteverde (Baudelaire, lui, publie ses premiers ouvrages sous le nom de sa mère: l'édition originale de *La Fanfarlo* est signée: *Charles Defayis,* et les deux premiers *Salons* : *Baudelaire-Dufays*). Le péché d'angélisme menace Samuel, qui « a écrit quelque part : Les anges sont hermaphrodites et stériles » [6]. Bien que Baudelaire, par la densité de son œuvre, apparaisse comme victorieux de la stérilité qui hantait Mallarmé, il est possible de remarquer toutefois qu'il s'est senti constamment menacé par ce dieu de l'impuissance, qui l'a paralysé pendant de longues périodes [7]. Cette « difficulté créatrice » a dû être ressentie comme une menace permanente. Créer, pouvoir rédempteur et virilisant, est pour lui l'acte décisif qui lui permet de s'arracher à la féminité-passivité. Sans doute cette composante féminine, qui fait sa sensibilité et sa nature d'artiste, est à la fois source d'inspiration et danger: s'y abandonner ferait de lui un Samuel Cramer. Il a toujours ressenti le pouvoir

---

[1] *F.*, p. 49. Est-ce par hasard que la servante de Mme de Cosmelly s'appelle Mariette ?

[2] *Ibid.*, p. 49.

[3] *Ibid.*, p. 48.

[4] *Ibid.*, p. 48.

[5] *Ibid.*, p. 47.

[6] *Ibid.*, p. 89.

[7] Comme l'a démontré Pichois: *Baudelaire, Etudes et témoignages* (La Baconnière, Neuchâtel 1967).

créateur comme un acte essentiellement viril : « J'affirme que l'inspiration a quelque rapport avec la *congestion,* et que toute pensée sublime est accompagnée d'une secousse nerveuse, plus ou moins forte, qui retentit jusque dans le cervelet. » Cette présence en lui d'une féminité fécondante et paralysante met en lumière la nature bipolaire du mouvement créateur, où le pôle féminin représente le pouvoir d'accueil, la réceptivité, l'émotivité, et le pôle masculin l'élan conquérant, le jaillissement hors de soi. Les notions de féminité et d'androgynéité reviennent avec insistance dans *Les Paradis artificiels.* Le « mundus muliebris » permet à l'artiste de contracter « une délicatesse d'épiderme et une distinction d'accent, une espèce d'androgynéité, sans lesquelles le génie le plus âpre et le plus viril reste, relativement à la perfection dans l'art, un être incomplet. » [1] L'androgyne n'est pas ici l'hermaphrodite stérile de *La Fanfarlo,* mais l'homme supérieur, le créateur dont la pensée est douée de deux pôles qui se complètent au lieu de s'exclure [2].

Ainsi, qu'il se cache sous le masque de Samuel Cramer ou qu'il se projette vers les génies-phares qu'il a élus, Baudelaire nous parle de lui. Artiste ou critique, c'est le mystère de son enfance et de sa vocation poétique qui le hante. Mais les notes autobiographiques ou les lettres nous apportant des aveux sans détours sont peu nombreux. Ce poète qui a si bien compris l'importance de l'enfance et qui semble appeler de ses vœux les psychobiographies de l'avenir se trouve dans l'impossibilité de livrer à la postérité autre chose que des aveux dispersés et elliptiques. On est en droit de penser, avec Albert Béguin [3], que ce refus de l'autobiographie, si profond en lui, est aussi ce qui a fait une bonne part de sa force créatrice et laisse planer sur ses plus purs chefs-d'œuvre ce mystère où se confondent, dans un temps indéterminé, ce qui affleure du passé et ce qui est vécu dans le présent. *Le Balcon,* l'un des sommets de la poésie baudelairienne, baigne tout entier dans « l'intemporel », où le vécu immédiat ne fait que réactiver une situation « préhistorique ».

Ce qu'il nous dit de son père se résume à peu de choses (quantitativement). Peut-être gardait-il de lui une image assez confuse, puisqu'il avait cinq ans dix mois quand il le perdit. Mais je suppose

---

[1] *P. A.,* p. 218.

[2] On pense à Valéry, qui notait dans *Littérature* : « La pensée a les deux sexes ; se féconde et se porte soi-même. »

[3] *Poésie 45,* N° 28, octobre-novembre 1945.

que sa mère, qui vécut jusqu'en 1871, lui en a parlé souvent. Alors qu'elle était au chevet de son fils mourant, aphasique mais lucide, elle écrit au fidèle Ancelle : « Quand il n'est pas en colère, il écoute et comprend tout ce qu'on lui dit. Je lui raconte *des choses* de sa jeunesse, il me comprend, il m'écoute attentivement... » [1] Cette mère, qui commençait à comprendre le génie de son fils, savait ce qui pouvait le toucher le plus et lui apporter quelque soulagement dans sa lente agonie. Ce n'est pas la première fois, j'imagine, qu'elle se penchait, compatissante, vers ce fils souffrant pour descendre avec lui vers les « années profondes ». Et c'est elle, invisible, qui se superpose, dans sa pensée, à l'image présente de Jeanne dans le texte de *Fusées,* l'un des plus beaux qu'il ait jamais écrit (« Emu au contact de ces voluptés qui ressemblaient à des souvenirs... »). Ecrivant à sa mère le 5 juin 1863, il la remercie de l'envoi des lettres de son père, et il ajoute : « Ces vieux papiers ont quelque chose de magique. Tu ne pouvais pas choisir une manière plus sûre de me toucher. » Quand il découvre un tableau de son père chez un marchand du Passage des Panoramas, il écrit aussitôt à madame Aupick (30 décembre 1857) pour lui reprocher de se défaire si légèrement des peintures de son premier mari [2]. Il ajoute : « Mon père était un détestable artiste ; mais toutes ces vieilleries-là ont une valeur morale. » Ce qui frappe, dans cette dernière remarque, ce n'est pas la sévérité du jugement, mais la pudeur des sentiments. Les termes « détestable ... vieilleries » sont là pour masquer l'émotion devant les débris d'un naufrage dont il garde en lui le souvenir. Un seul mot, lourd de sens, fait contrepoids : « valeur morale ». Ce terme rejoint l'expression relevée plus haut : « ces vieux papiers ont quelque chose de magique ». On sent là une fascination et une retenue ; des sentiments obscurs (et volontairement maintenus dans la pénombre) s'éveillent en lui devant cette ombre inaccessible. Un pas de plus vers ce lieu interdit et Baudelaire-Hamlet verrait s'avancer le spectre du disparu. Image à vénérer, mais que trop d'insistance ne doit réveiller, — ce qui est une façon commode d'éviter l'affrontement avec une réalité qu'il redoute sans le savoir. Le prince de Danemark, lui, veut savoir. L'indignité d'une mère si vite remariée lui arrache des paroles d'une macabre ironie: « ... les viandes rôties pour le repas funèbre furent froidement

---

[1] Féli Gautier: *Documents sur Baudelaire* (Mercure de France, 1905, p. 341).

[2] Etait-ce parce que celle-là représentait des nudités ? Baudelaire en effet en décrit le sujet en ces termes : « Une figure nue, une femme couchée voyant deux figures nues en rêve. »

servies au festin de noces. »[1] Baudelaire, dont la mère s'est remariée un an et neuf mois après la mort de son premier mari, se contentait de dire, moins explicite dans sa révolte: « Quand on a un fils comme moi — comme moi était sous-entendu — on ne se remarie pas. »[2] Hamlet, il est vrai, est un adulte, alors que Baudelaire n'a que sept ans et sept mois au moment du remariage. Ce propos, recueilli beaucoup plus tard par Buisson, n'exprime qu'une partie de ce qui a été vécu dans les ténèbres par un enfant alors submergé par l'événement. Ce n'est qu'avec le recul des années qu'il a osé se tourner vers l'image de ce père évincé et si vite oublié. Nul spectre n'est venu lui dire : venge-moi ! on m'a rejeté, on m'a oublié !

Mais sa mère n'a pas pu lui cacher qu'aucune sépulture n'abritait les restes de son premier mari. La découverte de cette faute impardonnable s'est-elle produite au moment de son retour à Paris, dans sa quinzième année ? W. T. Bandy, qui a fait des recherches dans les registres du cimetière Montparnasse, a pu établir que Joseph-François Baudelaire y a été inhumé le 12 février 1827, dans une fosse temporaire[3] ; il en résulte que c'est en février 1832 qu'il aurait fallu prendre une décision pour donner au défunt une sépulture durable (Aupick repose dans ce même cimetière dans une concession « à perpétuité »). Or, à ce moment-là, Charles et sa mère se rendent à Lyon pour rejoindre Aupick, alors chef d'état-major de cette ville. Si bien que la date fatidique pour l'exhumation a été oubliée, et que le corps de Joseph-François a probablement été rejeté à la fosse commune.

J'ai de la peine à imaginer que Baudelaire n'ait jamais cherché à voir la tombe de son père, quand on connaît son respect pour les « choses de famille » et son culte pour « les pauvres morts ». Sa mère, si dévote, avait peut-être déjà conduit son fils sur cette tombe temporaire alors qu'elle était seule avec lui à Paris pendant l'année 1831 (Aupick faisant campagne en Algérie, puis partant seul pour prendre son nouveau commandement à Lyon).

Dans une lettre à sa mère du 26 décembre 1853, Baudelaire écrit : « C'était hier le dernier délai accordé pour l'accomplissement d'un acte que je regarde comme un devoir forcé, c'est-à-dire l'exhumation et la réinhumation d'une femme qui m'a donné ses dernières

---

[1] *Hamlet,* trad. A. Gide, I, 2.

[2] Lettre de Jules Buisson à Eugène Crépet, publiée par Pichois, *Baudelaire. Etudes et témoignages.* Mais n'oublions pas que le témoignage est tardif (1882) et que Buisson, comme le remarque Pichois, était plutôt hostile à Baudelaire.

[3] Dont la durée était fixée à 5 ans.

ressources sans murmurer, sans soupirer, *et surtout sans conseiller.* » Cette femme est probablement la mère de Jeanne Duval, et il peut paraître curieux qu'il s'adresse à sa mère pour obtenir l'argent dont il ne dispose pas sur le moment. Sans doute ce n'est pas la première fois que son impécuniosité chronique l'oblige à solliciter sa mère ; mais ne peut-on voir aussi dans cette démarche un désir de rappeler des souvenirs pénibles, un besoin de torturer la conscience de sa mère ? D'ailleurs Mme Aupick acquiesça aussitôt à la demande de son fils.

Dans *Les Fleurs du Mal* c'est Mariette qui devient reproche vivant ; dormant « sous une humble pelouse » [1], elle est mieux nantie que le père du poète :

> *La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse,*
> *Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse,*
> *Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs.*
> *Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs...*

Dès le premier vers, dont l'attaque est surprenante, c'est « la servante au grand cœur » qui retient l'attention (bien que le « vous » évoque déjà, avec quelle discrétion, la mère du poète). Mais ce brusque éclairage sur la servante de son enfance est peut-être une façon de donner le change, tant Baudelaire a « horreur de prostituer les choses intimes de famille » [2]. Dès le quatrième vers le thème s'élargit, se généralise, et le mouvement de compassion qui le portait vers Mariette s'étend à d'autres déshérités (« Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs »). Le « nous » du vers précédent suffit-il à alléger le remords que ce rappel d'un devoir sacré pourrait éveiller dans le cœur de sa mère ? Rien de surprenant dans ce désir, chez Baudelaire, de troubler le bonheur, d'humilier « les heureux de ce monde » [3]. Mais sa parole retentit aussi comme le « rappel à l'ordre » [4] d'une conscience vigilante, capable d'arracher à l'oubli les pauvres et les déshérités. Il suffit, pour sentir la valeur morale que Baudelaire prête à la mémoire, de relire les premiers mots du poème précédent, évoquant le vert paradis de Neuilly (« Je n'ai pas oublié... »). Jetée en tête de cette lente coulée de dix vers, où les éléments du souvenir, portés par l'émotion, s'organisent en un tableau

---

[1] *F. M.*, No C.

[2] 11 janvier 1858.

[3] *P. P. P., Les Foules.*

[4] Mot qu'il emploie à propos de la mort de son beau-père, lettre du 3 juin 1857.

d'une intense poésie, cette affirmation solennelle éclaire singulièrement le poème suivant, qui accuse, sans le dire ouvertement, l'ingratitude maternelle.

Cette force rédemptrice de la mémoire, capable d'arracher à la mort sa proie, Baudelaire l'a toujours considérée comme un des éléments essentiels de son pouvoir poétique. De secrètes affinités avec l'au-delà lui permettent d'évoquer à volonté les ombres chères, « Car le tombeau toujours comprendra le poète » [1]. Parfois ce sont les morts qui semblent venir d'eux-mêmes l'assiéger, le fixer avec des regards douloureux ou accusateurs. Sur le fond des ténèbres il voit, avec la force de l'obsession (titre du poème), « des êtres disparus aux regards familiers ».

Ainsi son père, le vrai, lui est apparu bien souvent dans des moments de détresse. Dans ses projets de poèmes en prose, il note : « Les reproches du portrait (Portrait de mon père). » A qui ces reproches s'adressaient-ils ? Il serait tentant, mais trop logique, de répondre : à madame Aupick. Il suffit de lire les trois listes de projets conservées pour se rendre compte du sentiment de culpabilité de Baudelaire. Certains thèmes, par leur fréquence, nous montrent que son inconscient (mot que nous n'employons pas abusivement, puisque plusieurs projets sont classés sous la rubrique « Oneirocritie ») était peuplé d'images de destruction ou d'accusations : « La Mort - La fin du Monde - Prisonnier dans un phare... » Plus loin, développant l'une de ces notes, il écrit : « Condamnation à mort pour une faute oubliée. (Sentiment d'effroi. Je ne discute pas l'accusation. Grande faute non expliquée dans le rêve.) » Un manuscrit de la Bibliothèque Jacques Doucet développe une autre note [2], en une véritable séquence surréaliste ; ce texte admirable, probablement l'un des derniers du poète [3], révèle, dans une étrange lumière, ce qui hante depuis toujours le psychisme de Baudelaire. « Une tour-labyrinthe. Je n'ai jamais pu sortir. J'habite pour toujours un bâtiment qui va crouler, un bâtiment travaillé par une maladie secrète. » L'importance de ces listes de projets ne saurait être sous-estimée. Certains thèmes, qui insistent, esquissent les grandes lignes de l'inconscient baudelairien. Là encore, c'est le poète qui indique la voie. Dans l'étude consacrée à *La double vie* de Charles Asselineau (grand amateur de rêves et destinataire de la fameuse lettre du 13 mai 1856,

---

[1] *F. M.*, XXXIII.

[2] *Symptômes de ruine, P. P. P.*, éd. Kopp, p. 165.

[3] Selon Robert Kopp.

dans laquelle Baudelaire relève le rêve le plus étonnant qu'il ait fait), il remarque : « On a souvent répété : *Le syle, c'est l'homme* ; mais ne pourrait-on pas dire avec une égale justesse : *Le choix des sujets, c'est l'homme* ? » Même idée, plus développée, dans le *Salon de 1859*: « ... je crois que le sujet fait pour l'artiste une partie du génie... »

Un tel univers, hanté par le sentiment de culpabilité, faut-il le dire névrotique ? Devant tant de mystère, je me contente de me tenir sur le seuil de ce « gouffre interdit à nos sondes », à l'exemple du poète qui, pressentant sa maladie sans pouvoir la nommer, écrivait à sa mère, le 25 décembre 1857 : « Si jamais homme fut malade, sans que cela puisse concerner la médecine, c'est bien moi. » Lui seul aurait pu descendre dans le labyrinthe de sa vie profonde. Ce qui apparaît un peu clairement, c'est que Baudelaire a subi des assauts répétés d'événements, dont le pouvoir perturbant a dû s'accumuler et désorganiser sa vie affective [1].

Le sentiment de culpabilité date peut-être de la mort de son père (il n'a pas encore 6 ans). L'étude psychanalytique d'Ernest Jones, *Hamlet and Oedipus,* pourrait nous fournir une explication séduisante. Mais l'extrême variété des voies offertes à chaque individu est telle, qu'il ne peut s'agir ici que d'une hypothèse, malgré l'étrange ressemblance entre le prince de Danemark et l'auteur des *Fleurs du Mal.* Pour résumer la thèse du psychanalyste anglais, dont l'interprétation est d'une très grande richesse, nous pouvons supposer que la mort du père culpabilise, dans la mesure où elle réalise un vœu inconscient longtemps refoulé par le sur-moi: la disparition du rival, qui lui permet enfin de posséder sa mère pour lui seul. Disparition, et non mort, car pour un enfant de 5 ans ce dernier mot ne signifie pas grand-chose. Mais ce qui est certain, c'est que ce « départ » a été ressenti par Charles comme le début d'un grand bonheur. Dans la lettre-confession du 6 mai 1861, il évoque pour sa mère cette période heureuse, qui a suivi la mort de son père: « Ah ! ç'a été pour moi le bon temps des tendresses maternelles. Je te demande pardon d'appeler *bon temps* celui qui a été sans doute mauvais pour toi. » Sur le plan conscient, c'est à sa mère qu'il présente des excuses, mais il se pourrait que, dans les profondeurs de l'inconscient, ce soit face à son père qu'il se sente coupable. Pour que le paradis ne soit pas troublé par le remords, il faut un consentement de l'univers et des puissances mystérieuses qui l'habitent. Ainsi s'explique, dans le petit poème déjà cité (« *Je n'ai pas oublié...* »), la présence rédemptrice et apaisante

[1] « Traumatisme cumulatif », dirait la psychanalyse.

de ce regard tout-puissant, « Grand œil ouvert dans le ciel curieux », qui illumine les repas silencieux, dans la blanche maison de Neuilly, de l'enfant et de sa mère. Absous par un regard d'en haut, le couple peut goûter un bonheur innocent. L'enfant ne sait-il pas d'ailleurs que son père est « au ciel » ? N'a-t-il pas entendu sa mère, habituée au langage de la piété, parler de son père qui était « là-haut », d'où il les regardait ? La même femme, après la mort de son fils, écrira à Théophile Gautier : « Et lui aussi, croyez-le bien, il vous remercie de votre souvenir, il vous sourit de là-haut, il plane sur tous, il veille sur votre bonheur (du moins je me plais à croire qu'il en est ainsi) et qu'il vous aime toujours, comme il vous a aimé pendant de si longues années. » [1]

Ce qui me semble plus que probable, c'est que la mort du père a dû être ressentie comme un élargissement inespéré de la liberté : les voies étaient subitement ouvertes pour réaliser le plus profond de ses désirs: n'avoir sa mère que pour lui seul. Le sentiment de culpabilité consécutif à cet éloignement du rival est hypothétique ; mais on peut supposer avec quelque raison que la situation nouvelle n'a pas été vécue sans angoisse. Ce bonheur tout nouveau devait être empoisonné par un remords inexplicable. Que l'on pense à la tristesse de Proust lorsque son père, contre toute attente, lui permet de passer la nuit avec sa mère. La réalisation de ce désir le plus profond, au lieu de calmer l'angoisse, révèle ce qui se cachait derrière elle. Cette « douceur nouvelle » du père, dont la conduite avait toujours quelque chose d'arbitraire et d'immérité, lui ouvre les bras de sa mère ; mais c'est secoué par des sanglots qu'il se blottit contre elle. D'enfant fautif il est devenu enfant coupable.

Baudelaire, de façon beaucoup moins violente, a dû ressentir le départ du père comme une autorisation à s'emparer de sa mère. Mais cette liberté sans limites subitement accordée, par ce qu'elle avait d'arbitraire et d'immérité, jetait sur son bonheur une ombre de tristesse. Comment ne pas remarquer, dans la lettre que je citais tout à l'heure, cette petite phrase: « Je me souviens des quais, qui étaient si tristes le soir. » Le tableau de ce paradis enfantin se couvre tout à coup d'un voile de douce mélancolie. Tendresse, volupté, tristesse... Le texte admirable de *Fusées* ne fera que reprendre, en l'intensifiant, en l'orchestrant de toute la magie de la poésie, cette petite phrase douloureuse (on pense à la Sonate de Vinteuil): « Volupté saturée de douleur et de remords. » Même dans sa « vie antérieure », le poète était déjà habité de son « secret douloureux ».

---

[1] *Le Manuscrit autographe,* 1927, p. 102.

Secret dont l'origine est à jamais enfouie dans la préhistoire de Baudelaire. Aucun document ne permet de saisir comment ont été vécues ces premières années, celles qui ont précédé la mort de son père. On imagine sans trop de peine un enfant nerveux, anxieux, affamé de tendresse féminine. Sa mère et Mariette, la « servante au grand cœur », peuplent son univers enfantin de leur douce présence. Peut-être même que Mariette dort dans sa chambre, si l'on peut se fier à l'inventaire dressé au lendemain de la mort de Joseph-François. Le même document nous apprend que les six pièces de l'appartement de la rue Hautefeuille ont un caractère austère; des meubles sombres, que le poète évoquera dans *Fusées* en quelques mots qui annoncent le ton d'*Une Saison en Enfer* : « Mes ancêtres, idiots ou maniaques, dans des appartements solennels, tous victimes de terribles passions. »[1] Ce texte fait suite à la remarque souvent citée : « Enfin, j'aimais ma mère pour son élégance. » Après la douceur du « mundus muliebris » dont il a si souvent expliqué les vertus, cette évocation grinçante d'un décor froid et prétentieux nous oriente vers l'univers viril d'où pourrait surgir l'image du père, si Baudelaire, par un coup de pouce ingénieux, n'avait brouillé les pistes en nous parlant de « ses ancêtres », qu'il n'a point connus. Il ne pouvait que les imaginer à travers le décor vieux style de son enfance et le souvenir de ce père qu'il se refuse à nommer ouvertement. Comment aurait-il pu connaître son grand-père paternel, né sous Louis XIV, et qui aurait eu 110 ans à sa naissance ? Sans doute force-t-il la note dans ce bref tableau ; mais ces quelques mots nous révèlent, dans un mouvement hostile, le sentiment de froideur, d'éloignement que lui inspirait son père. Ce vieillard, malgré sa bienveillance envers lui, devait faire figure de trouble-fête.

Nous connaissons assez bien la vie de Joseph-François Baudelaire ; mais l'important serait de savoir comment Charles l'a vu. Or il n'a vécu avec lui que les six dernières années d'une vie sinon longue, du moins sinueuse, puisque sa prudence paysanne lui a permis de traverser sans dommage plusieurs régimes et de faire une carrière plus qu'honorable : trente ans sous l'Ancien Régime, où il quitte la prêtrise pour l'enseignement (d'abord répétiteur dans un collège, puis précepteur des fils du duc de Choiseul-Praslin); vingt-six ans qui le conduisent de la Révolution à la chute de l'Empire, où il se marie, devient père (Claude-François naît en 1805), accède à de hautes charges dans l'administration du Sénat, et se retrouve veuf à

[1] *J. I., Fusées,* XII.

55 ans ; enfin douze ans sous la Restauration, où il semble jouir des revenus d'une fortune prudemment amassée, s'adonne à la peinture, fréquente des artistes, visite les musées, et se remarie à 60 ans, avec la pupille de son ami Pierre Pérignon, âgée de 26 ans, qui lui donnera un second fils, Charles Baudelaire.

Tels sont les faits connus, ramenés à l'essentiel. Son fils Charles ne devait pas ignorer les grandes lignes de cette biographie. Ce n'était donc pas par goût de la mystification qu'il disait à ses amis : « moi, fils de prêtre ! », mais là encore nous voyons ce besoin de désorienter, de choquer : révéler une vérité, tout en faisant croire à une mystification par le caractère abrupt et surprenant de la déclaration. Son père avait été prêtre, bien avant son premier mariage, ce qui n'a rien de très surprenant quand on apprend que beaucoup de prêtres se sont mariés sous la Révolution [1]. Mais on peut supposer que Baudelaire, lorsqu'il apprit la chose dans sa jeunesse, a dû y trouver une occasion d'accuser sa singularité. Ce père, dont l'image incertaine flotte dans sa mémoire, ne lui apparaissait que plus lointain : présence anachronique venue d'un autre monde [2], avec ses goûts, ses habitudes, son extrême distinction, à mi-chemin entre le siècle et la sacristie. Enfin le futur auteur de *Bénédiction,* s'il ne ressentait sa vie comme damnée, se plaisait à la ressentir comme un péché.

Comme on le voit par ces exemples, Baudelaire n'a pas manqué de s'interroger sur ce père si vite disparu. Mais le peu qu'il en dit manifeste une volonté de déformer l'image ou de la laisser dans la pénombre. Ce qui serait vraiment éclairant, ce serait de savoir comment il lui est apparu. Son physique ne nous est connu que par quelques mots de madame Aupick, dans sa lettre du 24 mars 1868 à Charles Asselineau : « Ce vieillard (il me paraissait vieux — j'étais si jeune ! — avec ses cheveux gris frisés et ses sourcils noirs comme de l'ébène) me plaisait par son esprit si original. » Mais ce portrait est un souvenir d'enfance de Caroline Archenbaut Defayis. Elle voyait alors son futur époux chez son tuteur Pierre Pérignon, et ce n'est que dix ou vingt ans plus tard que Charles verra ce même vieillard « déjà très vieux, sous de longs cheveux blancs... » Ce dernier renseignement, qui nous vient d'Ernest Prarond (Lettre à Eugène

---

[1] Kopp et Pichois : *Les années Baudelaire,* Neuchâtel 1969, p. 132.

[2] Ce qui explique peut-être, dans la poésie baudelairienne, la profondeur du sentiment du passé. Lui-même voyait son père comme une incarnation exemplaire de l'esprit du XVIIIe siècle. Dans ses *Notes sur « Les Liaisons dangereuses »,* il précise : « — Lettres de mon père (badinages). » (*O. P.,* I, p. 329.)

Crépet)[1], est à compléter par ces lignes tirées du même texte: « Très savant, il avait entrepris déjà l'instruction de son fils, en le promenant par la main, dans le jardin du Luxembourg. Très colérique, il menaçait, de sa canne, les chiens qui lui manquaient de respect... » Ces quelques lignes, infiniment précieuses, sont sans doute le seul document qui nous permette d'éclairer les rapports de Charles et de son père : vieillard distingué, très imbu du respect qui lui est dû, qui se penche avec bienveillance vers son fils, désireux de lui former le goût. Mais cet homme distingué n'en incarne pas moins l'autorité, d'autant plus difficile à contester qu'il se montre distant, aimable, voire condescendant [2]. Charles sent que ce père, qui l'aime à sa façon, attend de lui quelque chose, compte sur sa bonne volonté, — comme Aupick plus tard, qui le présentera au proviseur de Louis-le-Grand en ces termes : « Voici un cadeau que je vais vous faire, voici un élève qui fera honneur à votre collège. » Sans doute l'amour du père n'a-t-il jamais, comme celui de la mère, ce caractère inconditionnel, donné depuis toujours. Mais ici, ce qui semble faire défaut, c'est un rapport direct, humain, simple. C'est déjà à travers les œuvres d'art qu'il faut communiquer avec les hommes, c'est par l'intelligence et la sensibilité qu'il faut mériter l'amour paternel. L'image de ce père devait être plus pesante qu'il ne paraît d'abord, si l'on pense que Joseph-François, alors rentier, était toujours chez lui, s'adonnant à son violon d'Ingres, la peinture. Agé de plus de 65 ans, il avait sans doute quitté toute activité. Sa carte d'entrée dans les Musées Royaux (Louvre et Luxembourg), datée de mai 1821, le dit « artiste », et il avait tout loisir, comme le dit Prarond, de faire l'instruction de son fils. Si bien que, paradoxalement, ce père distant fut sans doute trop présent.

On a souvent rappelé la douceur de ce père, qui prend son fils par la main pour une promenade au Luxembourg (à deux pas de la rue Hautefeuille). Un demi-siècle plus tard, un autre enfant, André Gide, entendra son père lui demander : « Mon petit ami vient-il se promener avec moi ? » Et tous deux, après une longue promenade, traversaient le Luxembourg que l'ombre commençait à gagner ; « ces soirs-là, ajoute Gide, je m'endormais ivre d'ombre, de sommeil et d'étrangeté. » Nous ne saurons jamais de quoi étaient peuplés les rêves de Baudelaire ; mais il ne faut se laisser prendre à cette image de douceur que pourraient nous donner ses souvenirs d'enfance. Le climat familial, à la rue Hautefeuille, était à la colère

---

[1] Publiée par Claude Pichois, *Baudelaire,* Neuchâtel 1967, p. 16.

[2] Voir la lettre de Mme Aupick à Charles Baudelaire du 24 mars 1868.

plus souvent qu'il ne paraît d'abord. Son demi-frère Alphonse était un violent. Charles l'a-t-il vu, cet aîné de seize ans, se laisser emporter par un mouvement de colère ? Ernest Prarond, lui, l'a vu en 1856, dans l'omnibus de Fontainebleau: « Un homme entre, comme un ouragan, dans notre véhicule. C'est M. Baudelaire, notre Baudelaire outré physiquement, plus grand, plus fort, brusque, à mouvements impétueux, à saccades, un Baudelaire avec des gesticulations galvaniques. La nervosité de Charles Baudelaire se dissimulait, au contraire, sous des dehors très mesurés, très calmes... »[1] Ce portrait n'est pas à négliger, quand on sait que ce frère a vécu avec Charles jusqu'au moment de la mort de Joseph-François probablement. En 1828 madame veuve Baudelaire et son fils habitent chez lui, semble-t-il, 22 rue Saint-André-des-Arts.

Le tempérament de Caroline, lui non plus, n'était pas des plus harmonieux. Son fils lui écrit, le 16 juillet 1839, alors qu'il est confié à un répétiteur, Charles Lasègue, pour préparer son baccalauréat après le renvoi de Louis-le-Grand: « C'est dans cette maison-ci une gaîté perpétuelle, cela m'ennuie. Certes ils sont plus heureux que nous. Chez toi j'ai vu des pleurs, des tracasseries pour mon père, des attaques de nerfs pour toi, eh bien, je *nous aime* mieux ainsi. » L'enfance de cette femme n'avait pas été épargnée par le malheur. Orpheline de père et de mère à 7 ans, elle avait été recueillie dans la famille de Pierre Pérignon, où elle connut une vie large et élégante. Sa dévotion confinait à la superstition, et l'on sait que certaines pièces des *Fleurs du Mal* choquaient profondément son sens religieux. Il a fallu la fermeté et l'honnêteté d'Asselineau pour l'empêcher de supprimer un poème comme le *Reniement de saint Pierre,* dans l'édition posthume. Madame Allais, la mère de l'humoriste, qui l'a bien connue à Honfleur, se rappelle que, devenue veuve, elle « ne se mettait jamais à table sans que le couvert de son mari fût placé en face d'elle, même quand son fils était là »[2]. De cette femme, qui a joué un si grand rôle dans la vie du poète, nous n'avons aucun portrait nous permettant de mieux l'imaginer ; la photographie prise sur le perron de la « Maison Joujou » ne nous restitue qu'une ombre mystérieuse. Ici, madame Allais nous vient encore en aide : « C'était une petite femme fort distinguée, vêtue à l'ancienne mode, portant des bijoux et des dentelles magnifiques... » Cette brève notation semble un écho lointain de la remarque de *Fusées* : « J'aimais ma

---

[1] Pichois, *op. cit.*, p. 17.
[2] Léon Lemonnier, *Enquêtes sur Baudelaire* (Crès, 1929).

mère pour son élégance. » Cette petite femme nerveuse, séduisante, fantasque peut-être, c'est elle qui a été la première incarnation de la femme pour le poète, qui écrira dans les *Paradis artificiels* : « ... la femme est l'être qui projette la plus grande ombre ou la plus grande lumière dans nos rêves. La femme est fatalement suggestive: elle vit d'une autre vie que la sienne propre ; elle vit spirituellement dans les imaginations qu'elle hante et qu'elle féconde. » [1] Que Caroline ait porté cette grande lumière dans les rêves de son fils, cela ne fait aucun doute. Il avait le sentiment que son imagination avait été fécondée par « la molle atmosphère de la femme » [2]. Il croyait devoir aux femmes qui se sont penchées sur son enfance une partie de son génie : « ... le goût précoce du *monde* féminin, *mundi muliebris,* de tout cet appareil ondoyant, scintillant et parfumé, fait les génies supérieurs... » [3] Mais n'oublions pas que ces textes (*Paradis artificiels* et *Journaux intimes*) datent de la fin de sa vie. C'est ainsi qu'il a voulu voir les choses, qu'il a expliqué sa sensibilité par le rôle prédominant des femmes dans son enfance.

Cependant, si l'on y regarde de plus près, ce paradis enfantin apparaît plus compliqué: si le petit Charles se réfugie vers les femmes (sa mère et Mariette), c'est qu'il y a, dans la constellation familiale, d'autres présences, viriles, qui pèsent de tout leur poids. J'essaye d'imaginer comment cette situation a été vécue, en prenant comme exemple le moment où Charles atteint sa quatrième année. D'un côté je vois sa mère (32 ans) et Mariette ; de l'autre son père (66 ans) et son demi-frère Claude-Alphonse (20 ans). Ce dernier, qui est étudiant en droit, est certainement vu par le petit Charles comme un double de l'image paternelle. Mais aucun de ces pères n'est le bon : l'un est trop jeune, l'autre est trop vieux [4]. Alphonse n'est pas le fils de Caroline et Joseph-François est à peine son mari; n'appelle-t-il pas sa femme « mon enfant » ? elle-même écrira plus tard à Alphonse, à propos de son premier mari : « l'amour pour ainsi dire

---

[1] *P. A.,* p. 97.

[2] *Ibid.,* p. 218.

[3] *Ibid.,* p. 218.

[4] Jacques Lacan (*Ecrits,* p. 277), après avoir dénoncé les ravages provoqués par « une filiation falsifiée », ajoute: « Aussi le simple décalage dans les générations qui se produit par un enfant tardif né d'un second mariage et dont la mère jeune se trouve contemporaine d'un frère aîné, peut produire des effets qui s'en rapprochent... » Je rappelle que Caroline a 11 ans de plus que le demi-frère de Charles et 34 ans de moins que Joseph-François.

filial que je lui portais... » [1] Donc si ce frère et ce père ont un poids dans sa vie, c'est surtout un poids moral. Les valeurs viriles qu'ils incarnent semblent peut-être à l'enfant ennuyeuses et austères. Si Joseph-François était vraiment père, il apparaîtrait comme le possesseur de Caroline (et non comme son protecteur distant), comme le rival impossible à bousculer. Cette situation aurait pu faciliter à Charles la résolution et le dépassement de la crise œdipienne. L'attachement physique des époux formant un couple harmonieux aide l'enfant « à construire des défenses contre ses élans sensuels et à les transformer graduellement, en les détournant vers des voies plus ouvertes » [2]. Il se pourrait que, dans le cas de Baudelaire, l'attachement persistant à la mère ait été vécu sans trop d'angoisse : elle était un peu à lui, une entente tacite pouvait s'établir entre eux, une partie de l'amour qu'elle *devait* à son mari pouvait être, sans trop de risques, détourné à son profit. La tendresse maternelle, ainsi dérobée à l'insu d'un rival bienveillant et distant, explique peut-être la présence de certains mots dans les poèmes des *Fleurs du Mal* ; le « vert paradis des amours enfantines », dans *Moesta et errabunda,* est aussi « L'innocent paradis, plein de plaisirs *furtifs*... ». Remarquons l'étrange dissonance : si ce paradis est innocent, pourquoi ses plaisirs sont-ils furtifs ? Ce dernier mot fait écho à ce vers du poème liminaire, *Au lecteur* : « Nous volons au passage un plaisir *clandestin* ». L'enfant qui découvre, vers 5 ou 6 ans, que l'accès à la mère lui est barré par la présence d'un rival fort et possessif détourne, comme le dit Jones, ses élans sensuels vers d'autres voies. Or la vie de Baudelaire montre, sans ambiguïté aucune, qu'il n'a jamais renoncé à cette entente furtive avec sa mère. Plus tard il ne cessera de la tourmenter par des demandes d'argent, ce qui est une façon d'exiger des preuves de son attachement à l'enfant unique qu'il est resté toute sa vie. Après la brouille avec Aupick, qui obligera Caroline à voir son fils en cachette, Charles lui fixe des rendez-vous en ville, comme un amoureux. Dans un billet non daté, adressé à l'Etat-major de la Place, il lui dit : « Mardi 6 au soir il y aura pour toi un joli dîner chez moi. » [3] Il serait facile de multiplier les preuves de cet attachement équivoque de Baudelaire pour sa mère.

Cette femme si désirable, sur laquelle Charles *croit* avoir des droits, comment l'avoir pour soi seul sans irriter le père ? Pour maintenir une certaine distance avec ce rival, qui incarne une autorité

---

[1] *Le Manuscrit autographe,* 1927, p. 25.
[2] Jones, *Hamlet and Oedipus,* p. 93.
[3] *C. G.,* I, 26.

morale et intellectuelle, et demande à son fils de faire preuve d'intelligence et de sensibilité artistique, le meilleur moyen sera de répondre à son attente et de l'idéaliser. En le parant de toutes les vertus souhaitables, Charles évitera sinon d'entrer en conflit ouvert avec lui, du moins de le voir dans sa réalité d'homme. Il fait de lui un être hors d'atteinte, respecté et intouchable. S'il lui arrive d'en parler en termes dépréciatifs (« Mon père était un détestable artiste »), le reproche s'adresse à l'artiste, non à l'homme ; à cette date (le 30 décembre 1857), il connaît son propre génie et ne voudrait pas être confondu avec lui.

Ainsi Baudelaire fut-il conduit à adopter, face à l'homme, une attitude passive et obéissante. La soumission est le moyen qu'il imagine pour préserver impunément cet attachement à la mère. Mais tout cela s'étant joué avant 6 ans, il ne peut s'agir que de prédispositions, de tendances encore obscures et faiblement marquées.

La suite des événements ne fera qu'accentuer ce mouvement. Son père meurt le 10 février 1827, âgé de 68 ans. Subitement cette mère tant aimée lui est accordée sans réserve. On imagine aussi ce redoublement de tendresse de Caroline pour le petit orphelin (elle-même, nous l'avons vu, avait été orpheline à 7 ans). Les parures du deuil, les larmes et la tendresse vont orienter l'éros baudelairien vers des voies nouvelles. Le courant de la tendresse, conditionné par ses rapports avec sa mère, sera fortement marqué par une composante masochiste: le courant de la sensualité accusera une tendance sadique. Sa virilité, à laquelle il renonce (ou plutôt feint de renoncer) pour se rapprocher de sa mère, se vengera plus tard en retournant vers d'autres femmes ses pulsions agressives. Angoissé devant cette violence qu'il sent en lui, il s'adressera à des « filles » qui ne demandent pas d'amour. Ces rapports tarifés (dont les *Carnets* attestent la fréquence) lui permettront de se rassurer sur sa virilité tout en restant solitaire, puisqu'il ne donne que de l'argent. Dans ces conditions, la thèse de l'impuissance paraît irrecevable. Ce qui est certain, c'est l'impossibilité d'aimer et d'être aimé. Sa brève aventure avec la Présidente, qu'il y ait eu « fiasco » ou non, en est une preuve éclatante. Si Baudelaire a jamais aimé quelqu'un, c'est sa mère, Madone endeuillée qui l'enveloppe de son amour. La passion, comme on l'a déjà vu, se teinte de tristesse (« Je me souviens des quais, qui étaient si tristes le soir »).

Combien de couchers de soleil mélancoliques dans l'œuvre de Baudelaire. « Les ténèbres vertes dans les soirs humides de la belle saison » de *Fusées* [1] sont le moment propice au « recueillement » (dans le poème de ce nom, les thèmes du regret, des années perdues et du crépuscule sont admirablement fondus). Aux « soirs au balcon, voilés de vapeurs roses » [2] fait écho la lettre du 16 juillet 1839, dans laquelle il se plaint à sa mère d'être séparé d'elle: « ... un beau couchant à la fenêtre, à qui le dire ?... » Agé de 10 ans, écrivant à son frère pour lui faire le récit de son voyage à Lyon avec sa mère, il évoque un merveilleux coucher de soleil qui luit dans sa mémoire. Ce n'est que beaucoup plus tard, dans les *Notes nouvelles sur Edgar Poe,* qu'il parviendra à prendre conscience des émotions qu'éveille en lui une extase poétique semblable : « ... une splendeur triste, la volupté du regret, toutes les magies du rêve... » [3] On trouverait d'autres variations sur ce thème, à propos de la couleur, dans le *Salon de 1846* [4] ; mais la plus étrange se trouve sans doute dans *Fusées,* où le courant de la sensualité rejoint celui de la tendresse ; la jambe (thème érotique fréquent chez Baudelaire) se profile sur la gloire du couchant, comme si le poète cherchait, par cet arrangement esthétique, à rejoindre une totalité perdue ou jamais pleinement vécue : « Tantôt il lui demandait la permission de lui baiser la jambe, et il profitait de la circonstance pour baiser cette belle jambe dans telle position qu'elle dessinât nettement son contour sur le soleil couchant ! » [5] (Les termes « demandait la permission », « profitait de la circonstance », manifestent un comportement masochiste, où la femme, être tout-puissant, détient seule le pouvoir d'accorder ou de refuser des autorisations.)

S'il aime la nature dans sa mélancolie crépusculaire, la femme aussi, pour susciter le désir, doit faire rêver « de volupté et de tristesse » (qu'on se reporte à sa fameuse définition de la Beauté dans *Fusées* [6]). « O toi que j'eusse aimée », dit-il à la passante fugitive des *Tableaux parisiens* ; mais cette fascinante et inaccessible image doit éveiller en lui des résonances très profondes ; lui apparaissant « en grand deuil, douleur majestueuse », elle offre une étrange ressemblance avec l'Andromaque du *Cygne* (« L'immense majesté de vos douleurs de veuve »).

---

[1] *J. I., Fusées,* I.
[2] *F. M.,* XXXVI.
[3] *N. H. E.,* p. VI.
[4] *C. E.,* p. 94.
[5] *J. I., Fusées,* XI.
[6] *Ibid.,* X.

Les choses en étaient là lorsqu'apparaît un nouveau personnage dans la constellation familiale. En octobre 1828 (Charles a sept ans et demi) madame Baudelaire et son fils avaient quitté le domicile de la rue Saint-André-des-Arts pour se fixer au 17 de la rue du Bac. Le domicile avait-il été loué par le commandant Jacques Aupick ? Toujours est-il que ce dernier adresse au Ministère de la guerre, le 17 octobre, une demande d'autorisation de mariage; il épouse Caroline le 8 novembre. Remarquons que Charles n'a pas eu à se transporter avec sa mère chez son beau-père, mais que c'est ce dernier qui est venu s'installer rue du Bac. Huit jours avant, Jacques Aupick avait été nommé cotuteur de Charles. Dans ce second conseil de tutelle (le premier se situe au lendemain de la mort de Joseph-François Baudelaire) apparaît pour la première fois le demi-frère, Claude-Alphonse, alors âgé de 23 ans. Cet aspect juridique de la nouvelle situation n'a sans doute pas frappé tout de suite le petit Charles ; peut-être même l'ignora-t-il un certain temps. Ce qu'il ne va pas tarder à sentir, c'est que deux hommes sont investis de l'autorité paternelle. Alphonse l'exerçait en fait depuis bientôt deux ans. Mais l'apparition inattendue d'Aupick comme chef de famille prenait une tout autre signification.

Cet événement a été souvent commenté. On l'a voulu « traumatisant ». Je n'ai certes pas l'intention d'en minimiser l'importance. Mais je pense qu'il est possible de mettre en doute certaines interprétations qu'on en a tirées et de repenser la situation à la lumière de documents nouveaux. Comme j'ai tenté de le montrer plus haut, l'angoisse, chez Baudelaire, semble antérieure au remariage de sa mère. L'effacement du père, qui donne accès subitement à la « terre promise », s'accompagne probablement d'un sentiment de culpabilité. Le rival disparu pèse de tout son poids dans la relation mère-enfant, ou du moins est-il toujours présent dans la constellation. Quant au demi-frère, né d'un premier mariage de Joseph-François, il n'était plus qu'un léger obstacle à cet élargissement inespéré de la liberté. Charles pouvait se sentir fils de droit divin. Ses sentiments pour son aîné, bien qu'ils n'affleurent pas au niveau du conscient, ne devaient pas être tendres. Le ton des relations épistolaires laisse supposer que cet aîné moralisant et sentencieux a dû être ressenti très tôt, mais de façon obscure, comme un « mentor » insupportable. En octobre 1828, date à laquelle Alphonse entre dans le conseil de tutelle, Charles a sept ans et demi. Comment pourrait-il regimber contre l'autorité de cet aîné qui est maintenant officialisée (il ne tardera pas à l'apprendre) et doublée de celle d'Aupick, nouveau substitut paternel et rival heureux qui vient s'interposer entre sa mère et lui ?

Devant ces deux hommes forts, il n'y a qu'à céder ; c'est le meilleur moyen de sauver quelque chose de ce bonheur qu'il a connu pendant un an et neuf mois.

La « fêlure », qui date du remariage de Caroline, ne doit de toute façon pas être réduite à un schéma d'interprétation trop simple. Que le choc ait été brutal, cela ne paraît pas douteux. Selon Jones, le remariage de la mère d'Hamlet aurait provoqué un traumatisme d'autant plus profond que le rival, en lui prenant sa mère, réalisait son vœu le plus ancien ; ainsi s'expliquerait le sentiment de culpabilité qui le met dans l'impossibilité de tirer vengeance d'un homme qui lui renvoyait l'image de ce qu'il aurait voulu faire lui-même. Il serait séduisant d'appliquer cette grille au cas du poète, mais il faut bien reconnaître que cette interprétation demeure purement hypothétique. Il est plus prudent de se contenter des ressemblances manifestes, qui sont nombreuses. Dans *La Béatrice* ne se verra-t-il pas lui-même comme un Hamlet déchu ? Il fera dire aux « démons vicieux » qui se moquent de lui :

Et cette ombre d'Hamlet imitant sa posture,
Contemplons à loisir cette caricature
Le regard indécis et les cheveux au vent.

Les premiers interprètes n'ont pas manqué de remarquer cette étrange ressemblance. Jacques Crépet, dans son *Etude biographique* placée en tête des *Fleurs du Mal,* parle de « révolte hamlétique ». Théodore de Banville voit aussi en Baudelaire un authentique « fils d'Hamlet ». Il s'agit là, sans aucun doute possible, d'une ressemblance profonde, inconsciente, et non, comme le suggère Léon Daudet, d'un rôle que le poète aurait choisi de jouer, « par cabotinage ». C'est d'ailleurs à tout le siècle que le prince de Danemark a proposé une image de l'échec et du génie malheureux ; et c'est sans doute Mallarmé qui a écrit, en 1886, le texte le plus éclairant sur ce personnage hautement symbolique : « ... seigneur latent qui ne peut devenir, juvénile ombre de tous, ainsi tenant du mythe. »

Aupick, le trouble-fête, mettait un terme au « paradis des amours enfantines ». Plus que jamais les plaisirs de l'enfant de Caroline seront « furtifs » et « clandestins ». Cependant, comme nous l'avons vu, la « fêlure » s'explique moins par un traumatisme unique que par une série d'événements dont un destin mystérieux semble additionner les effets. L'angoisse de Baudelaire est préexistante au remariage de sa mère, et l'arrivée d'un nouveau rival n'a fait, semble-t-il, que réactiver un conflit ancien.

Mais cette fois, le rival est d'importance. Se produisant après une période de 21 mois où Charles peut aimer sa mère sans avoir à partager, l'arrivée d'Aupick est un événement trop perturbant pour pouvoir être vécu. Comme l'a fort bien remarqué Max Milner, « les traumatismes les plus graves ne sont pas ceux qui affleurent immédiatement à la conscience » [1]. Qu'on se rappelle la réaction de Stendhal : âgé de presque huit ans lorsqu'il perd sa mère, il se comporte de telle façon que sa tante Séraphie l'accuse d'insensibilité. S'il met du temps à céder au « violent désespoir » qui le secoue, c'est peut-être moins par impossibilité de comprendre la mort, que par un refus inconscient de vivre un événement qui le submerge. L'exemple de Mallarmé est peut-être plus probant : il perd sa mère à cinq ans et demi. Il se rappellera plus tard l'insensibilité dont il fit preuve dans ces tragiques circonstances. Mais quelques jours après l'événement, dans le salon de sa grand-mère, entendant parler du malheur tout récent, l'enfant « prenait le parti de se rouler sur le tapis en agitant ses longs cheveux qui lui battaient les tempes ». Sans doute se sentait-il coupable de n'être pas au diapason de la douleur dont il voyait l'image autour de lui. Le mouvement d'auto-défense a été immédiat : L'enfant se fait *acteur* en donnant aux autres une image de sa douleur conforme à ce qu'on attend de lui; mais cette brève scène révèle une *vérité* trop cruelle pour pouvoir être vécue naturellement. C'est à lui-même que Mallarmé pourrait appliquer les paroles qu'il prêtera plus tard à Villiers : « Histrion véridique, je le fus de moi-même ! de celui que nul n'atteint en soi, excepté à des moments de foudre... »

Quand Aupick devient le beau-père de Charles, il n'est que chef de bataillon. Il n'obtiendra le grade de général qu'au moment où son beau-fils sera reçu bachelier (1839). Mais c'est un brillant officier, promis à une belle carrière. Lui aussi, comme Joseph-François, poursuivra son ascension régulière malgré les bouleversements de l'histoire. Admis à Saint-Cyr sous Napoléon, il monte tous les degrés de la carrière militaire sous la Restauration, pour obtenir le grade de général de division en 1847. Sous la Deuxième République et au début du Second Empire, il fait une carrière diplomatique: ministre plénipotentiaire à Constantinople (1848-51), puis ambassadeur à Madrid (1851-53). En 1853, il est admis à la retraite, non sans avoir ajouté à tant de titres celui de sénateur. Lorsqu'il épouse Caroline,

---

[1] *Baudelaire, enfer ou ciel, qu'importe !* Plon, 1967, p. 26.

il a 39 ans. La différence d'âge entre les époux n'est plus que de quatre ans. Cette fois c'est un mariage d'amour, et l'entente semble avoir été parfaite. Dans son testament, il rendra hommage en termes émus à l'épouse qui l'a si bien secondé dans sa carrière.

Je ne doute pas que Baudelaire ait ressenti cet intrus comme un rival impossible à contester. S'il était déjà, comme nous l'avons vu, prédisposé à s'effacer devant l'autorité de l'homme et à rechercher, « clandestinement », le soutien et l'affection de la femme, ce mouvement de repli vers la passivité n'a pu que s'accentuer. La situation triangulaire créée par l'arrivée d'Aupick est plus complexe qu'on ne l'a dit parfois. Sur le plan inconscient, les sentiments de jalousie ne me paraissent pas devoir être mis en doute. Ce qui est refoulé peut rester latent pendant plusieurs années. Mais le conflit éclatera de façon très nette vers la vingtième année. Si les lettres de jeunesse retrouvées récemment nous montrent un enfant sage et aimant, qui appelle Aupick « papa » ou « mon ami de cœur », il ne faut pas confondre la vie affective profonde avec les sentiments qui affleurent au niveau conscient. D'ailleurs combien de révélations postérieures viendront confirmer l'existence d'un conflit sous-jacent. « Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage », écrira le poète des *Fleurs du Mal* [1]. Et les *Journaux intimes* préciseront: « Sentiment de *solitude,* dès mon enfance... » [2] La *Note autobiographique* parle des « batailles avec les professeurs et les camarades ». Mais si les conflits éclatent au collège, c'est aussi qu'ils ne peuvent être vécus à la maison. « Lourdes mélancolies », ajoute le même texte, et ces derniers mots jettent une singulière lumière sur cette enfance prétendue heureuse.

La relation avec Aupick avait certainement un caractère ambivalent. On a peut-être surfait la haine que Charles aurait éprouvée pour ce dernier. Comment ne pas imaginer un sentiment de fierté chez Charles, à l'idée que ce fringant officier allait devenir son « papa » ? La vie avec Caroline, avant le remariage, ne devait pas être très sécurisante. Cette femme nerveuse et angoissée était-elle armée pour assumer seule les destinées d'une petite famille ? Ne fallait-il pas toujours prendre conseil du demi-frère, le terne et sentencieux Claude-Alphonse ? Ce nouveau papa était *aussi* une chance, un appui appréciable.

---

[1] *F. M.,* X.

[2] *J. I., Mon Cœur mis à nu,* VIII.

Baudelaire va donc inventer [1] le mode de rapport que les circonstances lui permettent : se montrer très gentil avec le nouveau-venu. D'ailleurs Aupick accueille cet enfant avec joie. « D'abord, il faut que vous sachiez que mon mari, le général Aupick, adorait Charles », écrira madame Aupick à Charles Asselineau, en 1868. L'enfant n'est-il pas le cadeau offert par Caroline à son nouvel époux ? Il s'agit, pour Charles, de sauver ce qu'il peut de l'affection maternelle et de faire plaisir à ce beau-père qui n'a pour lui que de la tendresse. Cette conduite passive, qui a sans doute contribué à féminiser [2] Baudelaire, sera renforcée par le fait que le nouveau couple est resté sans enfant. L'apparition d'un frère ou d'une sœur aurait peut-être amené Charles à vivre sa déception de façon plus active. Mais les circonstances ont voulu qu'il restât fils de droit divin. Aupick fonde sur lui des espoirs, il s'agit de le satisfaire, de lui faire honneur. Qu'on se rappelle les mots par lesquels celui-ci présentera Charles au proviseur de Louis-le-Grand : « Voici un cadeau que je vais vous faire, voici un élève qui fera honneur à votre collège. » Après avoir été donné à son nouveau papa, voici l'enfant élu donné au proviseur d'un collège. Ce qui est sûr, c'est qu'on attend quelque chose de lui ; d'un seul coup il a quitté l'amour inconditionnel de la mère (son amour était donné, une fois pour toutes, depuis toujours) pour connaître l'amour conditionnel d'un père (tu feras ceci pour mériter la tendresse qu'il a pour toi). Il faudra des années pour que les effets du séisme intérieur de novembre 1828 apparaissent à la surface. Pour l'instant Charles connaît un relatif bonheur. La relation avec son beau-père est assez ambivalente pour que l'enfant croie goûter un bonheur sans mélange. Tout au fond de lui, dans une région qui échappe à toute prise de conscience, une certitude s'est installée, inébranlable, dont les effets se feront sentir dans son comportement : le paradis de la tendresse maternelle s'est couvert d'un voile, un homme s'est interposé entre sa mère et lui, les choses ne seront plus jamais ce qu'elles étaient *avant*. Ce n'est que plus tard que le conflit éclatera, lorsque des circonstances nouvelles, extérieures au vrai problème, sembleront le justifier (je pense surtout à la dation du conseil judiciaire de septembre 1844). Pour l'instant, trop démuni pour oser manifester sa déception, il choisit d'aimer ce rival trouble-fête, de se

---

[1] Un tel « choix » n'a, selon moi, rien de conscient ; c'est en cela que je m'écarte de la « psychanalyse existentielle » de Sartre.

[2] « ... cet adolescent élégant, frêle, presque femme... » peut-on lire dans la *Lettre de Jules Buisson* (in : Pichois, *Baudelaire, études et témoignages,* Neuchâtel 1967, p. 39).

donner à lui dans un élan où se confondent crainte et tendresse. Renoncer à ses droits sur sa mère est une façon de mieux mériter l'affection d'Aupick. Les premiers mois vécus en compagnie du nouveau couple, à la rue du Bac, ont peut-être apporté à l'enfant des moments de vrai bonheur. Mais ce qui se dessine dans les profondeurs de sa vie affective, c'est le choix d'un comportement passif, qui le mettra pour longtemps dans l'impossibilité de se vouloir pleinement et librement face à Aupick, et face à l'homme en général.

Cette période, qui est celle des débuts scolaires de Baudelaire, est l'une des plus mal connues. Nous savons seulement que le chef de bataillon devra bientôt quitter sa nouvelle famille, pour faire en Algérie une brève campagne, qui lui vaudra, en décembre 1830, la fonction de chef d'état-major. Il rentrera en France en juin 1831 pour prendre son nouveau commandement à Lyon, où il se rend d'abord seul. Ce n'est qu'en janvier de l'année suivante que madame Aupick et son fils le rejoindront dans cette ville (Charles fait le récit de ce voyage dans la lettre à son frère du 1er février 1832). Ainsi, pendant une période assez longue, Charles vit à nouveau seul avec sa mère. Mais cette entente ne peut plus être ce qu'elle était auparavant : le rival demeure à l'horizon, et ce n'est qu'une brève rémission.

Comme nous l'avons déjà vu, tout se passe en plusieurs temps pour Baudelaire : disparition du vrai père, bonheur avec sa mère et Mariette, apparition puis éloignement d'Aupick. Mais l'épreuve la plus pénible l'attendait à Lyon. A peine a-t-il retrouvé son cher « papa », installé au No 6 de la rue d'Auvergne, qu'une décision cruelle vient compromettre à tout jamais le bonheur familial : on le met en internat. En juillet 1832, il écrit à son frère : « Je déteste les Lyonnais... Je me déplais horriblement à la pension, elle est sale, mal tenue, en désordre, les élèves méchants et malpropres comme tous les Lyonnais... » Par un mouvement qui lui est propre (et qui préfigure la rage vengeresse de *Pauvre Belgique*), il fait porter à d'autres qu'à ses parents la responsabilité de ce désastre. Ce n'est que deux mois plus tard qu'il osera écrire : « Je suis en vacances, mais c'est comme si je n'y étais pas ; on a eu la détestable idée de me mettre en pension comme le reste de l'année... » Le « on » qui désigne sans les nommer les responsables de son malheur, n'aura pas passé inaperçu. Mais la mesure était comble, et il n'était plus possible de passer sa colère sur le dos des Lyonnais.

Qu'on imagine la détresse de cet enfant devant pareille décision. Il avait choisi de vivre en harmonie avec le nouveau couple, en

détournant vers son beau-père une part de l'affection qu'il portait à sa mère. Il avait consenti à dissimuler ses besoins possessifs et à se féminiser un peu pour éviter ce conflit si difficile à vivre, quand il se voit subitement chassé de chez lui par un consentement des nouveaux époux. Son effort pour sauver les restes de son bonheur aboutit à un échec irrémédiable. On se moque de lui, on le traite comme quantité négligeable.

Baudelaire, qui avait certainement des sentiments affectueux pour son beau-père, gardera de cette expulsion si injuste une blessure ineffaçable. Une méfiance tenace conditionnera ses élans affectifs vers l'homme. Le dandy se voudra impassible : « il souffrira comme le Lacédémonien sous la morsure du renard » [1]. Son stoïcisme d'homme supérieur cachera cette secrète blessure jamais refermée. Le sentiment de solitude qu'il déclarait avoir ressenti dès son enfance (« ... sentiment de destinée éternellement solitaire. » [2]), même s'il préexistait à cette cruelle décision, deviendra dès ce jour une réalité quotidienne, une souffrance toujours présente.

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
Traversé çà et là par de brillants soleils... [3]

Il est trop tôt pour que ce « ténébreux orage » émerge dans le champ de la conscience. Tout est vécu dans les profondeurs. L'enfant est persuadé que le collège et l'internat sont seuls responsables de son malheur. Qu'un camarade soit injustement battu par un maître, un sentiment d'indignation le soulève. Il en fait aussitôt le récit à son frère : « Je suis dans les mutins. Je ne veux pas être de ces lèche-culs qui craignent de déplaire aux pions. » Il crie vengeance et réclame le renvoi du maître indigne. La sainte colère qui l'anime et le soulage semble préfigurer son « ivresse de 1848 » : « Goût de la vengeance. Plaisir *naturel* de la démolition. » [4] Sa soif de vengeance et de destruction (voir le poème qui porte ce nom) remonte sans doute à cette époque. Se sentant trop coupable pour revendiquer ses droits face à des parents si dignes et respectables, il réprime ses sentiments véritables et se montre plus obéissant que jamais. Le 25 février 1834, il fait part à ses parents de la résolution qu'il a prise de « travailler ferme », pour que ceux-ci puissent dire : « Nous avons un fils qui reconnaît nos soins... » Un mois plus tard il explique à sa mère les

---

[1] *A. R.*, p. 89.
[2] *J. I., Mon Cœur mis à nu,* VII.
[3] *F. M.*, X.
[4] *J. I., Mon Cœur mis à nu,* V.

motifs « nobles » qui le poussent au travail : « Récompenser mes parents des peines qu'ils se donnent pour moi... » Même ton emprunté et obéissant avec son frère Alphonse, ce lointain substitut paternel, qui attend aussi régulièrement les comptes rendus des succès scolaires de son petit cadet : « Tu m'as dit de t'écrire tous les premiers du mois et je remplis mon devoir » (1er février 1832). L'année suivante il s'explique sur les sentiments qu'il a pour lui : « ... d'ailleurs tu es mon aîné, je te respecte, tu es mon frère, je t'aime » (22 novembre 1833). Faut-il ajouter, avec Jacques Crépet : « Voilà une tendance à la conformité » ? N'est-on pas en droit de lire, au contraire, ce qui se cache derrière ces déclarations réitérées ? Le choix d'un comportement conformiste semble révéler surtout une difficulté à exprimer ses sentiments vrais, une tendance à prendre un masque, à protéger sa vie profonde, désormais vouée à la solitude.

Et cette vie d'internat se poursuivra jusqu'au baccalauréat. Les dimanches (quand il n'est pas « retenu ») et les vacances seront les « brillants soleils » qui la « traverseront » [1]. Mais l'intimité familiale retrouvée ne sera plus jamais ce qu'elle était : cet enfant tendre vit avec angoisse de brefs sursis ; il prend conscience moins de ce qu'il possède que de ce qui lui manque. La découverte d'un ami au collège jettera un rayon lumineux dans cette vie solitaire : « Je me plais beaucoup au collège ; qui ne se plairait pas où l'on a des amis ?... dès que le pion s'en va de sa chaire, nous sommes en face l'un de l'autre et pouvons nous sourire à notre aise » (15 décembre 1832). Mêmes sentiments lorsqu'il rencontrera plus tard un maître qui l'aime et le comprend : « Je suis enchanté et je m'applaudis d'avoir rencontré *une fois* un maître que j'aime » (juin 1838). Ainsi l'affection d'un ami, la compréhension d'un maître ou la vocation poétique qui s'éveille, contribuent-elles à le tirer de sa solitude, à lui permettre de trouver sa voie. Une force habite cet enfant solitaire. Déçu par les siens, il va se retourner vers lui-même, se chercher. Toute parole durable ne provient-elle pas de ceux qui ont su d'abord se parler à eux-mêmes ? J'imagine ce lent cheminement souterrain qui a amené Charles à devenir Baudelaire ; moment émouvant où il risque sur le papier ses premiers vers, entre une lecture de Sainte-Beuve et une composition en vers latins. L'enfant, jusqu'alors si docile, écrit à sa mère, le 2 mai 1834 : « C'est maintenant à moi-même que je promets. » Sans doute a-t-il honte d'avoir tant promis

[1] *F. M.*, X.

et si peu tenu. Mais ces quelques mots, si surprenants chez un collégien de treize ans, peuvent être considérés comme les premiers signes d'un génie qui se lève. Le mal-aimé cherchera en lui-même ce pouvoir qu'il ignore encore et inventera de nouvelles valeurs, exactement inverses de celles de sa famille (son vrai père mis à part). Au lieu d'être celui que les siens attendent qu'il soit, il se frayera un passage, dans la souffrance et la solitude, vers la seule vraie satisfaction qu'il connaîtra, celle d'avoir créé quelque chose de beau (« ... et vous, Seigneur mon Dieu ! accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes, que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise ! » [1]).

Ce moment où une vocation s'éveille est des plus mystérieux. Que l'on pense au jeune Ramuz qui, vers onze ou douze ans, obéit à cette « poussée intérieure » [2] et se met à écrire, en cachette, ses premiers vers. Charles Baudelaire choisit dans le secret une voie qui ne saurait plaire ni à sa mère ni à son beau-père. C'est dans la solitude qu'il se sépare et se veut autre ; en présence de ses parents il n'est qu'obéissance, pour quelques années encore. Où chercherait-il un appui, dans une famille si conformiste et si peu ouverte aux valeurs artistiques ?

En février 1836, après quatre années passées à Lyon, les Aupick reviennent habiter Paris. Le 1er mars Charles entre au collège Louis-le-Grand, où la vie d'internat reprendra pour lui. Mais on imagine l'explosion de joie en retrouvant sa ville et ses chers Parisiens. Ce retour a dû marquer un tournant décisif dans sa vie.

C'est peut-être le moment où ce collégien de quinze ans commence à interroger l'image de son vrai père. Il a sous les yeux son portrait (par le chevalier Regnault), dont il ne se séparera jamais (« ... ce malheureux portrait, accoutumé comme moi aux déménagements... » écrira-t-il le 4 mars 1858). Débris d'un naufrage maintenant presque oublié, de nombreux tableaux du défunt ornent sans doute l'appartement parisien des Aupick, 1 rue de Lille. J'imagine Baudelaire, encore incertain sur lui-même, interrogeant sa mère sur son premier mari, qui fut, à sa manière, un « artiste » ; « détestable artiste » peut-être, mais qui avait eu du moins le mérite d'entrevoir, au delà du monde des conventions bourgeoises, un univers de beauté. La seule de ses œuvres qui nous soit parvenue, une gouache intitulée

---

[1] *P. P. P., A une heure du matin.*
[2] *Découverte du monde,* ch. 7.

« La surprise de l'amour », ne nous donne pas de son talent une très haute idée. Ce n'est, selon les termes de Robert Kopp, qu'une « froide et patiente allégorie dans le goût de l'époque ». Mais il n'en est pas moins vrai que le démon de l'expression le tient. Ses meilleurs amis sont deux artistes, le sculpteur Claude Ramey et le peintre Jean Naigeon, dont les noms se retrouveront dans le premier conseil de tutelle de Charles. Sa carte d'entrée dans les Musées royaux, délivrée à « un artiste », porte la date de 1821 (celle de la naissance de son fils).

Quinze ans, c'est l'âge auquel Charles commence à tirer de la bibliothèque familiale les livres ayant appartenu à son père. Il y trouvait, entre autres, Rabelais, Molière, La Bruyère, Montesquieu, Rousseau et Voltaire (92 volumes). Il y a là, dans ces restes précieux (dont une partie était peut-être échue au demi-frère), une présence à laquelle Charles peut être tenté de s'identifier, fût-ce rétrospectivement, pour trouver un appui contre des valeurs qu'il n'a pas encore la force de contester ouvertement. Ce père l'aurait compris mieux qu'un chef d'état-major. C'est ce qu'affirme madame Aupick, dans une lettre à Charles Asselineau : « Si le père de Baudelaire avait vu grandir son fils, il ne se serait certes pas opposé à sa vocation d'homme de lettres, lui qui était passionné pour la littérature et qui avait le goût si pur ! » [1]

Si, comme nous l'avons vu, c'est à son retour à Paris que Charles découvre que son père n'a pas reçu de sépulture, ne peut-il voir, dans cette négligence impardonnable, une raison de plus de se sentir solidaire de ce déshérité, si vite oublié par « les heureux de ce monde » [2] ?

Le collégien, condamné à la vie d'internat depuis plus de quatre ans, ressent pour ce père une sympathie profonde. Si les lettres de jeunesse ne donnent que de brefs aperçus sur le désespoir de Charles enfant, c'est dans la première notice sur Edgar Poe (celle de 1852) que l'on trouve l'évocation la plus poignante de ces années de solitude. Ayant évoqué l'enfance de William Wilson, il ajoute : « Pour moi, je sens s'exhaler de ce tableau de collège un parfum noir. J'y sens circuler le frisson des sombres années de la claustration. Les heures de cachot, le malaise de l'enfance chétive et abandonnée, la terreur du maître, notre ennemi, la haine des camarades tyranniques, la solitude du cœur, toutes ces tortures du jeune âge... » [3] Si Joseph-François, qui a été relégué dans l'oubli, sort de l'ombre à ce

---

[1] E. et J. Crépet, *Baudelaire,* Messein, 1919, pp. 265-266.
[2] *P. P. P., Les Foules.*
[3] *O. P.* I, p. 256.

moment-là, cette réapparition tardive ne saurait offrir l'image d'un père fort, qui tend la main à son fils et lui permet de partager sa force. Ce n'est plus qu'une identification fragile et rétrospective avec un compagnon de malheur. Loin de sortir de sa solitude, Charles n'en prend que mieux conscience. De ce mouvement de sympathie, qui le portera à vénérer la mémoire de Mariette (ce n'est pas sans raison qu'il l'associe à son père dans ses prières) ou à éprouver sa parenté avec les « petites vieilles » (« Ruines ! ma famille ! ô cerveaux congénères ! »), Yves Bonnefoy a su dire, avec quel art, le caractère suspect : « Sa sympathie n'est pas un don qui s'ébauche. Bien au contraire, il en profite pour accentuer son refus de se donner, puisqu'il n'a fait qu'y chercher encore la preuve que l'union du moi et de l'autre n'a pas été consommée. » [1]

Dans son introduction au *Hamlet* de Jones, Jean Starobinski écrit : « Si Œdipe fixe légendairement la *norme* d'une orientation infantile de la libido, Hamlet devient le prototype de l'*anomalie* qui consiste à ne pas sortir victorieux de la phase œdipienne. » En dirons-nous autant de l'auteur des *Fleurs du Mal* ? Certes son comportement d'adulte manifeste, en maintes circonstances, « le non-dépassement, la rémanence angoissante et masquée de la tendance infantile ». Un exemple, parmi beaucoup d'autres, peut illustrer combien Baudelaire est sorti meurtri de cette phase œdipienne, qui s'est jouée pour lui de façon si complexe.

La fameuse colère contre Ancelle de février 1858 (cinq lettres écrites à madame Aupick en 24 heures !) réactive de façon spectaculaire toutes les tendances latentes qui sommeillaient en lui. Narcisse Désiré Ancelle, son conseil judiciaire depuis le 21 septembre 1844, a fait preuve d'indiscrétion en cherchant à se renseigner sur ses fréquentations féminines auprès de Denneval, le patron de l'Hôtel Voltaire (19, quai Voltaire), où le poète habite depuis deux ans. L'indignation du poète atteint des dimensions quasi pathologiques. Sa démesure même, par son caractère infantile, la rend inefficace. Mais ce qui peut surprendre, c'est que ces cinq lettres délirantes sont adressées à sa mère. C'est face à elle (qui n'était pourtant pas tout à fait innocente dans cette affaire, quand on connaît sa terreur de la « Vénus noire ») qu'il choisit de vivre cette colère splendide et vaine *contre Ancelle,* face à elle qu'il éprouve le besoin de se montrer un homme capable de se faire respecter. Le sentiment de vengeance,

[1] *L'Ephémère,* N° 9, printemps 1969, p. 93.

qui emporte les mots comme une bourrasque, atteint son paroxysme dès la première lettre: « Ancelle est un misérable que je vais SOUFFLETER devant SA FEMME et ses ENFANTS. Je vais le SOUFFLETER à 4 heures (il est deux heures et demie) et si je ne le trouve pas, je l'attendrai. Je jure que ceci aura une fin, et une fin terrible. » Deux heures plus tard, il consent à attendre avant de se venger, mais réclame « une *réparation éclatante* ». Dans la soirée, la colère est retombée : « J'ai déjà consulté deux personnes sur ce que je devais faire. Frapper un vieillard, dans sa famille, c'est bien vilain... » S'il demande conseil, c'est évidemment dans l'espoir de trouver une issue honorable, sans trop perdre la face. Cette attitude de repli est plus facile qu'un affrontement avec Ancelle (le chemin qui va du Quai Voltaire à Neuilly ne lui était pas inconnu). Il n'est pas sans intérêt de remarquer que la crise, qui semblait se limiter à des manifestations psychiques, devient spécifiquement somatique dans sa phase finale. Il écrira le lendemain : « Hier soir, la journée a fini par une fièvre et une névralgie qui ont duré toute la nuit. Enfin ce matin de gros vomissements m'ont soulagé. » Trois jours plus tard, il a retrouvé la raison, mais s'arrange pour n'avoir pas à rencontrer Ancelle. Il reprend ses distances : « Je suis devenu très calme, mais très défiant, et je veux qu'il n'y ait plus entre lui et moi que des rapports froids. » Cette « froideur » nous montre que le dandy a retrouvé ses défenses, qui lui permettent de se masquer son impossibilité de vivre de façon virile et adulte ses rapports avec les hommes. Il reçoit de sages conseils de Jaquotot, avoué à la Cour royale et ami de la famille. Quand ce dernier lui demande l'exposé de ses griefs à l'égard d'Ancelle, il ne trouve plus que des motifs raisonnables et sans commune mesure avec sa colère toute récente : « J'ai d'abord parlé de l'éloignement de ce maudit Neuilly, des occupations multipliées d'Ancelle qui ne lui permettaient jamais de faire juste et à temps ce qu'il fallait faire, de ses habitudes déplorables d'esprit, de sa légèreté, de son étourderie, et enfin de toutes ses petites déloyautés qui avaient pour résultat, non seulement de me nuire, mais aussi de m'exaspérer. J'ai d'ailleurs été calme et je n'ai pas dépassé la mesure permise. »

Il me semble donc que seul le psychisme profond de Baudelaire peut expliquer ce drame obscur qui l'a bouleversé pendant quelques heures [1]. Eclat foudroyant, mais purement verbal, qui se déroule en

---

[1] Sartre, qui voit dans ce drame un indice révélateur du « rythme de l'action chez Baudelaire », conclut en ces termes, qui me semblent escamoter le vrai problème : « Ce que son attitude originelle lui interdit, ce sont les entreprises de longue durée. » (*Baudelaire,* p. 41.)

cinq temps. Les cinq lettres du 27 février 1858 (une première lettre portant la même date ne fait qu'annoncer le drame) sont autant de poignards enfoncés dans le cœur de cette mère, qui vécut, selon Jacques Crépet, un véritable martyre. Est-ce ce que voulait son fils ? Tout se passe comme s'il avait cherché à se venger sur une femme de l'injure que lui a infligée Ancelle. On pourrait voir une démarche analogue dans les dettes, qui n'ont cessé de faire souffrir la respectable madame Aupick, ou même dans la tentative de suicide, où la fureur vengeresse se double d'un mouvement auto-destructeur.

Ici, comme ailleurs, l'affront subi ne fait que réactiver une situation préexistante : la dation du conseil judiciaire a été ressentie par lui comme une « opération » dévilirisante. La fortune héritée de son père à sa majorité, le 9 avril 1842, fortune évaluée à 75 000 francs (environ 300 000 francs aujourd'hui), lui avait permis, avec un retard de quinze ans, de s'appuyer sur cette puissance, dont il n'avait pu profiter en temps opportun, pour conquérir son autonomie et vivre sa vie hors de sa famille. Mais deux ans plus tard, le 21 septembre 1844, il redevient « mineur ». Sa fortune, dans laquelle il avait largement puisé (il lui reste 55 800 francs), sera désormais gérée par Ancelle, notaire à Neuilly et ami de la famille. Une fois de plus Baudelaire se sent sinon dévilirisé, du moins menacé de l'être. Que l'on pense à l'effet produit sur cet enfant trop attaché à sa mère par l'arrivée d'Aupick dans sa vie. Ancelle, répétant le geste d'Aupick, le séparait de cette puissance paternelle incarnée dans l'argent, le rendait à sa condition de mineur. Sa démarche indiscrète, la surveillance qu'il se croit en droit d'exercer sur la vie privée de son protégé, replacent ce dernier dans une situation trop connue : entre une mère qui le protège (il refuse de voir qu'Ancelle a sans doute agi à son instigation) et un homme qui tente de le déviriliser en le traitant comme un enfant, il choisit d'exprimer verbalement une colère qui vise l'homme symboliquement, mais dont la fureur agressive est aussitôt détournée vers sa mère, se contentant de la « jouer », comme s'il tuait Ancelle en effigie.

Si cette grande colère semble bien révéler « la rémanence angoissante et masquée de la tendance infantile », il ne faudrait pas en inférer cependant que Baudelaire a souffert d'un non-dépassement de la crise œdipienne. Ce qui me paraît peu douteux, c'est que ses rapports avec l'homme ont été mal vécus. Ses sentiments pour son vrai père devaient être un mélange de tendresse et de crainte. Je suppose qu'un même élan de tendresse bien naturel a pu le porter vers son second père, au début tout au moins. Mais à ce sentiment

a dû succéder assez tôt, au moment de la « trahison » de 1832 (c'est-à-dire la décision de le mettre en internat), une crainte persistante, consécutive au fait d'avoir été injustement écarté du foyer familial. La méfiance qui s'installe en lui coupe toute spontanéité, l'oblige à rester sur la défensive. Ce besoin qu'il avait de prendre appui sur un homme, qui lui aurait permis d'échapper à cette mère adorée, mais probablement possessive, n'a pu être satisfait que pendant une période assez brève. Sous les propos cassants et agressifs du dandy, il faudra toujours deviner la réserve de tendresse inemployée de cet enfant trop aimant et trop sensible. A dix-sept ans, parlant du peu de contact qu'il a avec ses camarades de collège, il évoquait la vie de famille en termes touchants: « ... j'aime mieux nos longs silences, de 6 heures à 9 heures, pendant lesquels tu travailles et papa lit. » [1] Plus tard, dans *Les Fleurs du Mal,* plaignant les malades qui finissent à l'hôpital leur destinée, il ajoute, avec quelle pudeur contenue :

Encore la plupart n'ont-ils jamais connu
La douceur du foyer et n'ont jamais vécu ! [2]

Cette « douceur », Baudelaire l'a connue, mais si peu de temps, qu'il en a gardé un intense sentiment de frustration. Paralysé en partie dans ses besoins affectifs, il gardera de ce demi-échec quelque chose de non accompli, ou, pour reprendre les termes admirables de Bonnefoy à propos des « petites vieilles » auxquelles Baudelaire s'identifie, « une non-nubilité de l'âme, un destin inabouti, solitaire » [3]. Cette peur d'être traité comme un enfant par Aupick ou par son substitut Ancelle masque mal le désir contraire qui l'habite : être protégé par un père bienveillant qui le comprenne. Ses besoins affectifs refoulés l'angoissent: menacé de perdre sa virilité, il n'ose régresser sans culpabilité. Et pourtant que l'on relise ces quelques mots adressés à Sainte-Beuve, le 30 mars 1865: « Quand vous m'appelez: *Mon cher enfant,* vous m'attendrissez et vous me faites rire en même temps. Malgré mes grands cheveux blancs, qui me donnent l'air d'un académicien (à l'étranger), j'ai grand besoin de quelqu'un qui m'aime assez pour m'appeler son enfant... » De tels moments d'abandon sont rares. Exactement un an avant l'attaque de paralysie, il se retourne avec émotion vers ce « père » qu'il s'est librement choisi tout jeune, alors qu'il dévorait *Volupté* (« J'emporterai sur mon

---

[1] *Lettres inédites aux siens,* Grasset, 1966, p. 141.
[2] *F. M.,* XCV.
[3] *L'Ephémère,* N° 9, p. 93.

cœur l'histoire d'Amaury ») [1]. Qu'on se reporte à la première lettre adressée à Sainte-Beuve (écrite entre 1843 et 1845, puisque le poète habite 17 Quai d'Anjou). L'épître qui l'accompagnait se terminait par ces vers, qui nous semblent jeter une singulière lumière sur les rapports de Baudelaire avec ce père d'élection :

Poète, est-ce une injure ou bien un compliment ?
Car je suis vis-à-vis de vous comme un amant
En face du fantôme, au geste plein d'amorces,
Dont la main et dont l'œil ont pour pomper les forces
Des charmes inconnus ; — Tous les êtres aimés
Sont des vases de fiel qu'on boit les yeux fermés,
Et le cœur transpercé que la douleur allèche
Expire chaque jour en bénissant sa flèche — [2]

Tant d'abandon peut surprendre chez cet être méfiant qui se donne si difficilement. Mais ou aurait tort d'y voir une contradiction, quand on sait à quel point, chez lui, tout obéit à une logique interne. Aucune différence en profondeur entre la démarche qui le porte vers autrui dans un élan d'amour ou de sympathie (« ... je suis vis-à-vis de vous comme un amant... ») [3] et celle qui l'incite à se replier sur lui-même dans une attitude défensive et « froide ». Lui-même est des plus explicites sur ce point, dans une lettre à sa mère du 20 janvier 1858 : « J'ai très peu de minutes pour vous écrire ; je ne vous parlerai aujourd'hui que de deux choses.

» L'une est relative à un reproche bien singulier que m'adresse votre dernière lettre : *ma froideur.*

» Hélas vous ne faites donc pas la part de cette habitude effroyable de la solitude, de la misère, de la nécessité de m'imposer sans cesse le refoulement de toute expansion ? Les malheureux ont-ils le loisir des expansions, et le malheur permanent, irritant, refoulant n'est-il pas chez moi une habitude ?

» Et puis comment me connaissez-vous si peu que vous ne sachiez pas que j'éprouve naturellement le besoin de cacher tout ce que je pense ? Appelez cela *Dandysme, amour absurde de la Dignité,* — comme vous voudrez, je vous JURE que je vous dis actuellement la vérité, — votre reproche est injuste. »

---

[1] *Les Fleurs du Mal,* éd. Crépet, Blin et Pichois (Corti, 1968), tome I, p. 393.
[2] *Ibid.,* p. 394.
[3] Expression qui fait penser à Samuel Cramer : « Il raffolait d'un ami comme d'une femme, aimait une femme comme un camarade. » (*F.,* p. 51). Peu de paroles me paraissent aussi éclairantes sur la psychosexualité de Baudelaire.

Cette « froideur », chez Baudelaire, est révélatrice de l'ambiguïté de sa relation avec autrui : le désir inavoué (ou « refoulé », puisque lui-même emploie ce mot avec insistance) [1] de se mettre sous la protection d'un « père » bienveillant ne fait qu'un avec la peur d'une régression vers l'enfance. Ses besoins affectifs profonds vers l'homme, conditionnés par le caractère inabouti de sa relation avec Aupick, sont ressentis comme une menace, une mise en cause de sa puissance virile.

Sartre a tort quand il prétend que Baudelaire n'a pas connu l'amitié : « Il n'a pas eu d'amis, tout au plus quelques confidents canailles. » C'est méconnaître une part importante de sa nature. Asselineau, Poulet-Malassis, Nadar ou Banville ont été des amis fidèles et dévoués (le premier surtout), qui n'ont pas ignoré sa sensibilité véritable et ont eu le pressentiment de sa supériorité [2]. Mais c'est peut-être cette aristocratie de l'esprit qui a permis au poète de se rapprocher d'eux sans se sentir menacé ou contesté dans ce qu'il avait d'essentiel. Quant aux « pères » spirituels qu'il s'est choisis, ils sont des génies trop lointains pour que l'admiration qu'il leur voue risque de passer pour féminine. Des trois « phares » qui l'ont profondément inspiré, l'un, Edgar Poe, est Américain ; l'autre, Wagner, est Allemand et musicien ; le troisième, Delacroix, que Baudelaire a connu personnellement, est peintre. Avec Hugo, c'est une autre histoire. Mais on a justement remarqué la nature ambivalente de ses rapports avec le grand poète: il lui dédie des poèmes ou lui témoigne une admiration dithyrambique. Mais dans des lettres à d'autres destinataires ou dans ses *Journaux Intimes,* il le traite avec mépris ou ironie. Le 3 novembre 1865, il écrit à sa mère : « Je n'accepterais ni sa gloire ni sa fortune, s'il me fallait en même temps *posséder* ses énormes ridicules. » Comme c'est par son intelligence et son pouvoir créateur qu'il se sent surtout viril, faire acte de soumission à un grand poète, son contemporain, risquerait de lui faire perdre cette force qui lui est propre. La surprenante condamnation des femmes

---

[1] Terme que l'on trouve déjà dans sa première étude sur Poe (1852): « sentiments refoulés » (*O. P.* I, 293) et dans la deuxième (1856): « sensibilité refoulée » (*H. E.,* p. XXIX).

[2] Cette royauté intellectuelle, incontestable aux yeux de Charles Asselineau, lui permettait d'ouvrir impunément les sources des sentiments face à un homme. Banville a vu juste quand il dessine, en quelques mots, ce couple exemplaire d'amis :

On voit le doux Asselineau
Près du farouche Baudelaire...

intelligentes, dans *Fusées,* obéit au même mouvement de défense de sa spécificité : « Nous aimons les femmes à proportion qu'elles nous sont plus étrangères. Aimer les femmes intelligentes est un plaisir de pédéraste. Ainsi la bestialité exclut la pédérastie. » [1] (Pourquoi écrit-il « nous », et non « je » ?)

On l'a déjà vu, la thèse de l'impuissance ne saurait être soutenue sérieusement. Mais face aux femmes, tout se passe comme si le poète refusait de reconnaître que ce qui la distingue est d'abord de caractère sexuel. Il place délibérément sa virilité dans l'intellectualité et le pouvoir créateur. Ce qu'il appelle « bestialité » (l'instinct de la « femelle » dépourvue d'intelligence) lui permet de préserver sa différence et de ne pas affronter un autre lui-même (« plaisir de pédéraste »).

Michel Butor est sans doute celui qui a eu l'intuition la plus profonde de l'ambivalence psychosexuelle de Baudelaire. Bien qu'il ait tendance à surfaire le rôle de la dation du conseil judiciaire comme événement ayant contribué à déviriliser moralement Baudelaire (j'y verrais plutôt un ensemble de circonstances propres à réactiver, de façon exemplaire, un vécu plus ancien), comment ne pas lui donner raison quand il écrit : « Il est une femme qui désire une femme. Sous son costume d'homme, il est une lesbienne. » [2] Rien de plus juste que de voir, dans cette fascination que Lesbos a exercée sur l'auteur des *Fleurs du Mal,* autre chose qu'une mode passagère, malgré les preuves des historiens qui nous montrent que ce thème était partout présent autour de lui. Plus loin Butor trouve, avec un rare bonheur d'expression, une formule, à la fois souple et simple, qui lui permet de circonscrire le champ si complexe de l'éros baudelairien : « A cet anti-mariage qu'est la liaison avec Jeanne, noir, charnel, de femme à femme, va s'ajouter pour le compenser et le compléter cet autre anti-mariage, blanc, spirituel, d'homme à homme, qu'est la traduction d'Edgar Poe. » [3]

Traiter Baudelaire de « lesbienne », voilà qui peut passer pour une simplification brutale. Le terme, au contraire, me semble toucher juste, dans la mesure où on sait y lire, non un désir réel d'être femme, mais une peur de manifester trop clairement ses désirs possessifs, une mise en veilleuse de ses instincts virils. La libido, chez Baudelaire, est toujours orientée vers la femme. Mais son approche,

---

[1] *J. I., Fusées,* V.
[2] Michel Butor, *Histoire extraordinaire,* NRF, 1961, p. 79.
[3] *Ibid.,* p. 142.

délicate et « féminine », cherche à donner le change et à masquer des désirs qui, par suite du refoulement, sont ressentis comme agressifs. Il s'agit de faire *comme si* sa nature était femme. Le désir, désamorcé de toute charge sexuelle, deviendra contemplation désintéressée, émotion esthétique et solitaire. Cette volonté de sauvegarder une attitude distante et « noble » est une explication plausible de l'assiduité du poète auprès des prostituées. *Les Bijoux* illustrent de façon convaincante ce choix du détachement face à la femme qui se fait spectacle érotique (le sens du désir est ainsi inversé). Les yeux de l'amant sont « clairvoyants et sereins » ; son âme est « calme et solitaire ». Ce comportement pseudo-lesbien doit plonger des racines très profondes dans le passé de Baudelaire. Ainsi s'expliquerait peut-être l'incomparable beauté des *Femmes damnées* [1]. Dans ce poème, que l'on peut considérer comme le plus beau poème d'amour du recueil, le cœur et les sens sont près de se rejoindre : les caresses qui s'adressent au corps s'imprègnent de sentiments et les sentiments, érotisés, deviennent tendresse physique. Les garanties de non recours à la violence mâle sont données sans équivoque :

Mes baisers sont légers comme des éphémères
Qui caressent le soir les grands lacs transparents,
Et ceux de ton amant creuseront leurs ornières
Comme des chariots ou des socs déchirants ;

Delphine et Hippolyte, précise le sous-titre. Pourquoi ce prénom masculin, de consonance racinienne (comme le remarque Butor), sinon pour nous acheminer plus sûrement vers la compréhension de ce chant d'amour où Baudelaire s'est mis tout entier. Mais, si l'on veut donner son vrai sens à l'heureuse formule de Butor que je relevais tout à l'heure, il importe de ne pas oublier que pour le poète l'essentiel est de se comporter *comme si* sa nature était femme, — nuance qui, selon moi, a un poids considérable. Sa virilité, mise momentanément entre parenthèses, se retrouvera intacte face aux « filles », anges de la damnation (image inversée de la mère vertueuse) qui le rassureront, puisqu'elles ont accepté de descendre avant lui dans ce labyrinthe de la perdition où Hippolyte-Baudelaire peut se « perdre » avec un risque limité.

Il me semble donc que l'on aurait tort de voir chez le poète un non-dépassement de la tendance infantile. Avec plus de vraisemblance on pourrait parler d'une mauvaise résolution de la crise

[1] *Pièces condamnées.*

œdipienne. Aupick, loin de n'avoir été qu'un obstacle, a probablement aidé son beau-fils à se structurer. L'arrachant à « la molle atmosphère de la femme », il l'a poussé, malgré lui, à désirer de façon plus combative. L'auteur des *Paradis artificiels* croyait devoir tout à sa mère (« Le bercement des nourrices, les câlineries maternelles (...), transforment, pour ainsi dire, en la pétrissant, la pâte masculine. » [1]) ou aux pécheresses qui l'ont torturé (« La nature... de toi se sert, ô femme, ô reine des péchés, — De toi, vil animal, — pour pétrir un génie. »)[2] Il se trompait: il doit à Aupick une bonne part de ce qui fit sa force. Ceux qui, comme Sartre, insistent sur les faiblesses de Baudelaire, oublient l'énergie et le courage qu'il lui a fallu pour surmonter les difficultés dans lesquelles il s'était mis et tenir jusqu'à a fin. Il eût été bien étonné d'apprendre qu'il devait à son beau-père une indéniable combativité. Si la présence d'un père fort oblige l'enfant à combattre et à se combattre, c'est dans l'insuccès *partiel* de ce combat qu'il faudrait chercher une explication à la présence persistante d'une angoisse qui l'oblige à se prouver qu'il est homme, dans les bras de Jeanne ou de partenaires plus faciles. Le même mouvement qui le pousse à donner des garanties à l'autre sur ses intentions désintéressées le conduit, en sens inverse, à se prouver à lui-même sa virilité. La tension qui résulte de ces « deux postulations simultanées », faut-il y voir, en termes de psychanalyse, l'angoisse de castration ? Le recours à une telle notion, qui serait absolument convaincant et fécond dans le cas de Stendhal, garde, dans celui de Baudelaire, un caractère problématique.

Ce dont Baudelaire a souffert dans sa vie affective (et là, les preuves tirées de l'œuvre et de la vie sont abondantes), c'est de la disjonction entre le courant de la tendresse et celui de la sensualité. Ainsi s'explique l'impossibilité de désirer celle qu'il aime (femme qu'il idéalise) ou d'aimer celle qu'il désire (prostituée). Il pouvait adresser des poèmes d'amour à madame Sabatier tant que celle-ci, Madone intouchable, n'était pas à posséder. Les « filles » [3] au contraire, objets érotiques en quelque sorte spécialisés, lui permettaient

---

[1] *P. A.*, p. 218.

[2] *F. M.*, XXV.

[3] De nombreux documents iconographiques (dessins de Guys et photographies de l'époque) permettent de se faire une idée de ce monde de « la beauté interlope » qu'a connu Baudelaire (*Au temps de Baudelaire, Guys et Nadar,* éd. du Chêne, Paris 1945).

de vivre en partie ses désirs, sans avoir à donner des sentiments (l'argent ici est une garantie que l'autre n'a pas été rencontré). Avec Jeanne, la relation nous paraît trop complexe pour être traitée en quelques mots. Avec elle sans doute Baudelaire réalise un certain équilibre entre les deux courants, ou du moins parvient à s'aménager une situation de compromis entre les besoins du cœur et ceux du corps (« O toi, tous mes plaisirs ! ô toi, tous mes devoirs ! »), tout en restant distant et solitaire. Mais *Le Balcon* suffirait à prouver la profondeur de ce que le poète investit dans cette relation avec sa « sœur d'élection ». (C'est intentionnellement que j'emprunte aux *Femmes damnées* cette expression, qui pourrait se retourner en « frère d'élection » pour définir la relation à Poe.)

Baudelaire, si désireux de connaître le mystère de sa nature, n'a pas ignoré ce clivage de l'éros dont il a senti les effets dans sa vie affective. Plusieurs textes insistent sur cette dissociation, où le poète aurait pu trouver une explication à son impossibilité d'aimer, s'il n'y avait vu une raison de plus de justifier son « idéalisme ». Ainsi *La Fanfarlo* (œuvre de jeunesse dont Pichois fait remonter la composition au début de 1846) nous apprend que, pour Cramer-Baudelaire, « l'amour était moins une affaire des sens que du raisonnement. C'était surtout l'admiration et l'appétit du beau... Il aimait un corps humain comme une harmonie matérielle, comme une belle architecture, plus le mouvement ; et ce matérialisme absolu n'était pas loin de l'idéalisme le plus pur » [1]. Mais cet amour, qu'il appelle « rêverie sensuelle » [2], le rejette à la solitude : « Il était souvent seul dans son paradis, nul ne pouvait l'habiter avec lui. » [3] Dans *La Maîtresse vierge,* canevas de roman ou de nouvelle qui a été conservé, Baudelaire imagine un nouveau Cramer, dont la nature dissociée, exprimée avec une clarté surprenante, nous montre à quel point le poète pressentait ses vrais problèmes : « La femme dont on ne jouit pas est celle que l'on aime... Ce qui rend la maîtresse plus chère, c'est la débauche avec d'autres femmes. Ce qu'elle perd en jouissances sensuelles, elle le gagne en adoration... » [4]

Qu'un tel refus de l'amour trouve son explication dans une mauvaise résolution de la crise œdipienne, cela semble peu douteux. Dans toute relation amoureuse, les acteurs primitifs du drame (père et

---

[1] *F.*, p. 89.
[2] *Ibid.*, p. 90.
[3] *Ibid.*, p. 89.
[4] *O. P.* III, p. 15.

mère) sont présents, comme Freud le remarque, dans une lettre à Fliess du 1er août 1899 : « Je m'habitue à considérer chaque acte sexuel comme un événement impliquant quatre personnages. » Quelle fut la part de madame Aupick ou de son mari dans cette inhibition spécifique du poète, qui lui interdit de rejoindre l'autre dans sa totalité ? Baudelaire, naturellement porté à « psychologiser », eût été seul capable de répondre à l'énigme du Sphinx. J'imagine que, sans Aupick, il se fût lié de façon plus étroite encore à sa mère, mais que les conséquences en eussent été désastreuses ; peut-être se serait-il féminisé davantage, à l'image de Proust, qui n'a commencé à écrire la *Recherche* qu'après la mort de sa mère. Face à Aupick, les sentiments de jalousie, même refoulés dans l'inconscient, ont stimulé une énergie qu'il a su, grâce au miracle du don créateur, détourner vers la poésie. Plus tard son ressentiment de prince spolié (« cette caricature et cette ombre d'Hamlet imitant sa posture ») [1] saura s'exprimer par des voies détournées : le 27 mars 1852, il écrit à sa mère, par qui il se sent plus que jamais délaissé (il ne l'a revue que deux mois entre l'ambassade de Constantinople et celle de Madrid) : « Je pense à *tout jamais* que la femme qui a souffert et fait un enfant est la seule qui soit l'égale de l'homme. » C'est donc lui seul, et non Aupick, qui a été l'instrument de cette métamorphose, puisqu'il a été son seul enfant et qu'il n'a cessé de la faire souffrir.

Le sort, qui a mystérieusement tissé la trame de cette existence, a placé sur la route de cet enfant, qui rêvait d'être « pape, mais pape militaire » [2], le chef de bataillon Jacques Aupick. Contrairement aux apparences, ce choix originel de Baudelaire (« pape militaire »), où insiste déjà cette recherche d'une domination *spirituelle* qui ne le prive en rien de sa *virilité,* s'est peut-être décidé grâce à Aupick, qui lui a permis de se structurer face à un homme et de s'identifier à certaines vertus « viriles », fût-ce partiellement.

Ici, reconnaissons notre impuissance. Le dernier mot de l'énigme ne nous appartient pas : Baudelaire, comme Hamlet, est parti avec son secret. Les « années profondes », pour l'essentiel, resteront « un gouffre interdit à nos sondes ». Que le cœur de l'homme soit un mystère, nul ne l'a mieux senti que le poète, qui écrivait dans *L'homme et la mer*: « Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes », ou dans *Damnation,* poème non retenu pour la deuxième édition des *Fleurs du Mal* :

---

[1] *F. M.,* CXV.
[2] *J. I., Mon Cœur mis à nu,* XXXIX.

Le banc inextricable et dur,
La passe au col étroit, le maëlstrom vorace,
Agitent moins de sable et de varech impur
Que nos cœurs où pourtant tant de ciel se reflète. [1]

L'amour dont il se crut frustré a donné au poète une bonne part de sa force. Son désespoir prendra, dans *Les Fleurs du Mal,* les accents de la tendresse ou de la cruauté. (Un « fragment » conservé nous montre un « voluptueux » qui, « ayant oscillé longtemps, est tiré de la férocité dans la charité ».) Seule son œuvre, qui prend toujours pour lui une valeur rédemptrice, sera capable de l'arracher à la solitude et de le sauver. On comprend qu'il ait été fasciné par ces vers de Shelley, qu'il recopie pour Sainte-Beuve dans la lettre du 30 mars 1865: « Je sais que je suis de ceux que les hommes n'aiment pas ; mais je suis de ceux dont ils se souviennent. »

Et pourtant Baudelaire fut-il un mal-aimé ? Avait-il le droit d'écrire, comme Rimbaud dans *Nuit de l'Enfer,* « Parents, vous avez fait mon malheur et vous avez fait le vôtre » ? Une des conditions tragiques de la vie, c'est de réunir des êtres qui sont contraints de vivre ensemble sans parvenir à se comprendre ou à se voir par d'autres yeux que les leurs. Aupick faisait peur à son beau-fils : « J'ai 40 ans et je ne pense pas aux collèges sans douleur, non plus qu'à la crainte que mon beau-père m'inspirait », écrit-il le 6 mai 1861. Mais s'est-il jamais interrogé sur ce terrible beau-père, pouvait-il imaginer comment Aupick l'avait vu ?

Retournons-nous une dernière fois vers cet homme dont la gloire posthume est injustement liée à l'image que s'en est faite l'un des plus grands poètes français, dans son enfance. Lorsqu'il épousait Caroline Baudelaire, il ne se doutait pas que son nom hanterait les mémoires de la postérité, lui qui, dans son humilité chrétienne, n'aspirait qu'à l'oubli. Son testament, d'une grande élévation morale, nous laisse de lui une image qui force le respect : « Né dans la condition la plus humble, la Providence a permis que je fournisse une brillante carrière. Je l'ai parcourue sans me laisser éblouir. Maintenant que je suis arrivé aux termes de cette carrière, mon désir est de la terminer humblement, comme je l'ai commencée. J'exprime donc ici le vœu formel qu'il ne me soit rendu aucun honneur civil ni militaire. » [2]

---

[1] *Les Fleurs du Mal,* éd. Crépet, Blin et Pichois (Corti, 1968), tome I, p. 379.
[2] Féli Gautier, *Documents sur Baudelaire,* Mercure de France, 1905 (1).

Plus loin, il refuse également toute parole amie sur sa tombe. Le jour où il faisait son entrée chez Caroline, rue du Bac, prenant le petit Charles sous sa protection paternelle, il ne pouvait supposer que celui-ci allait vivre une aventure douloureuse, exactement contraire à la sienne, malgré l'analogie de certains faits biographiques.

Grâce à l'étude de Claude Pichois, *Le vrai visage du général Aupick* [1], nous pouvons nous faire une idée plus juste de cet homme probe dont la réussite sociale est due sans doute à sa bonne étoile, mais aussi à son sens profond du devoir et de l'obéissance. Son testament même nous montre, après un demi-siècle de soumission à l'autorité de l'Etat, son ultime soumission à l'Autorité suprême, celle de Dieu. Fils du capitaine Jacques Aupick, un officier d'origine anglaise, il est orphelin de père à quatre ans. L'enfant est recueilli avec sa mère dans la famille de Louis Baudard, juge de paix à Gravelines (Nord) et préposé à l'inscription maritime de ce port, qui va devenir son tuteur. Aupick gardera de cet excellent homme, qui l'appellera dans son testament « l'enfant de mon âme », un souvenir ému. Comment ne pas imaginer que l'image de cette veuve et de son enfant, entrant chez un protecteur bienveillant, ne se soit pas gravée fortement dans la mémoire de celui qui allait devenir le beau-père de Baudelaire ? Même s'il en garde un souvenir imparfait, la scène a dû lui être racontée plus tard, puisqu'il l'évoque avec émotion dans un texte qui a été retrouvé : « ... une pauvre femme malade, épuisée de fatigue et de besoin, se traînant sur la route avec un jeune enfant, sous les haillons de la plus profonde misère, pénétrait dans la place de Gravelines. Cette femme allait pleurant son mari, capitaine de l'ex-régiment de Berwick, tombé sous le feu de l'ennemi. Peu de jours après, l'enfant n'avait plus de mère. Sans parents, sans amis, il restait seul au monde. Il se trouva cependant un homme charitable qui, sans fortune lui-même, recueillit l'orphelin, le soigna, l'éleva, en fit un bon citoyen, un homme enfin... » N'en doutons pas, c'est cette image de sa lointaine enfance qui se réveille en lui lorsqu'il décide d'épouser la veuve de Joseph-François Baudelaire et de prendre sous sa protection le petit Charles. Le couple n'ayant pas eu d'autre enfant, l'importance de ce « fils de son âme » ne pouvait que grandir. Il faut prendre à la lettre les paroles de madame Aupick : « Mon mari adorait Charles. » Mais nous comprenons mieux que cette « adoration » a dû paralyser l'enfant pendant longtemps et le forcer à refouler sa jalousie ou du moins à

[1] Mercure de France, 1955.

composer avec un sentiment tout nouveau: celui d'être aimé par un père d'adoption, jeune et beau. Il est plus que probable que ces sentiments ont été réciproques, malgré Sartre qui écrit, avec trop d'assurance selon moi : « Du général Aupick, on a soutenu sans rire que Baudelaire était amoureux. Il n'y a même pas lieu de réfuter de semblables sottises. »[1] Des sentiments tendres pour cet homme dont il s'est senti aimé ne sont pas incompatibles avec des sentiments contraires, consécutifs à une fixation (partielle) à la mère. Comme nous l'avons vu, c'est la décision de le mettre en internat, ressentie comme une expulsion imméritée, qui va recouvrir sa vie affective d'un voile de tristesse dont il ne comprend pas d'abord la signification. Mais cette double éviction (le remariage et l'internat) ne permettra pas aux sentiments de jalousie d'émerger au niveau du conscient. L'équilibre est trop instable, l'enfant trop faible et démuni, les parents trop « vertueux » et respectables. Ce qui se décide alors dans les profondeurs de cet enfant maintenant voué à la solitude, c'est un refus de s'identifier à ce père aimé qui l'a trahi, une volonté de trouver d'autres valeurs.

Comment Aupick pouvait-il imaginer semblable refus, lui qui avait choisi, dans une situation *apparemment* semblable, de s'identifier à ce père qui lui avait tout donné ? La réussite d'Aupick s'explique aussi par ce père « admirable », qui lui a tendu la main, lui a permis de partager sa force pour ensuite revendiquer son autonomie. Ici la psychanalyse parlerait d'une heureuse résolution de l'œdipe. Mais reconnaissons que les données du problème n'étaient pas identiques pour Baudelaire et son beau-père. Après Freud, qui nous a appris à mieux comprendre les choix inconscients de l'homme, nous sommes sensibles aux différences fondamentales dans des situations où Aupick ne pouvait voir que ressemblance. Ce dernier, qui n'a pas vu sa mère épouser son bienfaiteur, entrait dans une famille déjà constituée. Il avait tout à recevoir sans être obligé de s'aménager une position délicate entre sa vraie mère et son père d'adoption. On en vient à mieux comprendre la profonde déception que lui a causée son beau-fils. Chaque être porte en lui son enfance et projette sur autrui sa propre vision du monde. Baudelaire, lui aussi, n'a pas compris Aupick. Certaines incompatibilités sont tragiques ; il arrive qu'elles forgent des génies. Ce n'est pas la femme, comme le croyait l'auteur des *Paradis artificiels,* mais sa souffrance inconnue face à Aupick, qui a transformé, « en la pétrissant, la pâte mascu-

---

[1] *Baudelaire,* NRF, p. 68.

line ». Mais cette métamorphose fut une longue souffrance, et c'est de l'auteur des *Fleurs du Mal* que nous pourrions dire ce que lui-même dit de Poe : « Une partie de ce qui fait aujourd'hui notre jouissance est ce qui l'a tué. » [1]

Arrêtons-nous, pour terminer, devant la tombe du cimetière Montparnasse. Sur une stèle de modeste apparence, trois noms se lisent, à jamais unis dans la mort : Jacques Aupick — Charles Baudelaire, son beau-fils — Caroline Archenbaut Defayes, sa veuve. Il n'y est même pas dit que Baudelaire est poète. Peu importe, puisque ce nom, à lui seul, rayonne pour nous de tout l'éclat de la poésie. Les titres d'Aupick (on peut y voir la volonté de sa veuve) occupent la moitié de l'épitaphe: général de division, sénateur, ancien ambassadeur, grand officier de la légion d'honneur, et j'en passe. Il est facile d'ironiser sur ces fausses grandeurs. Aupick a cru à ces valeurs, c'était son droit. Sa vie est là, exemplaire, pour prouver qu'il mettait dans cette course aux honneurs autre chose qu'une âme servile et arriviste. Maxime du Camp, qui l'a connu, remarque, dans ses *Souvenirs littéraires,* que c'était « un homme bon et ouvert aux choses de l'esprit » ; et il ajoute : « Il s'est peint tout entier, à son insu, dans le blason qu'il s'est composé : d'azur à l'épée d'or en pal, et pour devise : Tout pour elle ! » Dire qu'il s'est peint « tout entier », c'est sans doute excessif ; mais cette épée prend pour nous un sens symbolique : l'amour qu'il a su donner et recevoir dans son enfance a installé en lui, dès le départ, une grande confiance en son pouvoir. Cette certitude, inébranlable, lui a permis de tenir ses promesses (celles qu'il fit à lui-même et à son père) et de faire carrière, sans avoir à s'interroger, avec angoisse, sur sa propre valeur.

Baudelaire, lui, a vécu dans l'angoisse. Ecrire *Les Fleurs du Mal* était une façon de se rassurer sur lui-même, de se prouver qu'il n'était pas « le dernier des hommes » [2]. Humilié dans sa vie, il a su convertir en énergie créatrice toutes les violences inassouvies qu'il sentait gronder en lui. « Mes humiliations ont été des grâces de Dieu », écrit-il admirablement dans *Fusées* [3].

Je me retourne une dernière fois vers cette tombe : « Charles Baudelaire — son beau-fils — décédé à Paris à l'âge de 46 ans, le 31 août 1867. » C'est là, dans cette concession à perpétuité, qu'il repose, aux côtés de son beau-père et de sa mère, qui devait le

---

[1] *H. E.,* p. XXVII.
[2] *P. P. P., A une heure du matin.*
[3] *J. I., Fusées,* XIX bis.

rejoindre dans la mort en 1871. Ainsi sont réunis les personnages du drame (trois acteurs, comme dans la tragédie antique). Mais cette cendre n'est que l'ombre de ce que fut Baudelaire. Le poète habite à jamais le monde imaginaire qu'il a créé, incorruptible, et qui est fait « de pure lumière, Puisée au foyer saint des rayons primitifs » [1].

Pierre-Paul CLÉMENT.

---

[1] *F. M.*, I.

Les citations de Baudelaire renvoient en général à l'édition Conard-Lambert (19 vol., 1923-1953), procurée par Jacques Crépet et complétée, pour le tome VI de la *Correspondance,* par Claude Pichois :

H. E. : *Histoires extraordinaires* (1932)
N. H. E. : *Nouvelles histoires extraordinaires* (1933)
C. E. : *Curiosités esthétiques* (1923)
A. R. : *L'Art romantique* (1925)
O. P. : *Œuvres posthumes,* vol. I, II, III (1939-1952)
C. G. : *Correspondance générale,* vol. I-VI (1947-1953)

Les œuvres suivantes sont citées d'après des éditions plus récentes, procurées par les meilleurs spécialistes :

F. M. : *Les Fleurs du Mal,* éd. Crépet-Blin, Corti, 1942.
J. I. : *Journaux intimes,* éd. Crépet-Blin, Corti, 1949.
F. : *La Fanfarlo,* éd. Claude Pichois, Monaco, 1957.
P. A. : *Les Paradis artificiels,* éd. Claude Pichois, Le livre de poche, 1964.
P. P. P. : *Petits poëmes en prose,* éd. Robert Kopp, Corti, 1969.

De la nouvelle édition critique des *Fleurs du Mal,* procurée par Blin et Pichois, seul le premier volume est publié (Corti, 1968). Deux volumes de commentaires sont annoncés.

Sommaire

Page

48 Difficulté de l'approche biographique.
49 Vers une plus grande cohérence des faits biographiques : la psychobiographie.
51 Fascination du passé et refus de l'autobiographie.
52 Valeur autobiographique de l'œuvre critique.
55 *La Fanfarlo* — féminité et virilité selon Baudelaire.
56 Le refus de l'autobiographie : source du pouvoir créateur.
56 L'image du père. Hamlet-Baudelaire. Pouvoir rédempteur de la mémoire.
60 L'inconscient baudelairien: fantasmes de mort et de destruction.
61 La mort du père et le sentiment de culpabilité.
63 Avant la mort du père.
63 La carrière de Joseph-François Baudelaire.
64 Rapports de Baudelaire et de son père.
66 Rapports de Baudelaire et de sa mère.
67 La constellation familiale : un « monde viril ».
69 La mort du père. Bonheur et mélancolie.
71 Arrivée d'Aupick.
72 La « fêlure » du remariage. Hamlet.
73 La carrière d'Aupick.
74 Le conflit impossible.
75 Le choix de la passivité.
76 La vie d'internat et la fin du bonheur. Un destin solitaire.
78 De la solitude à la vocation poétique.
79 Le retour à Paris. L'image du vrai père reparaît.
81 Rémanence de la tendance infantile : la colère contre Ancelle.
83 Les besoins affectifs du dandy.
86 Baudelaire et l'amitié. Ses rapports avec les hommes.
87 Le choix de la féminité. Baudelaire et Lesbos.
88 Ce que Baudelaire doit à Aupick.
89 Baudelaire le mal-aimant : la dissociation.
92 Le salut par la création.
92 Le vrai Aupick.
95 Les « personnages du drame ».

P.-P. C.